



Sous l'emprise
DU
MILLIARDAIRE

A M É L I A R O Y

Amélia Roy
Sous L'Emprise Du Milliardaire
New Romance

Personne n'ose lui tenir tête. Personne, sauf elle.

Alors qu'elle vient à peine d'arriver en Californie pour son poste de jeune fille au pair, Emma est prête pour une nouvelle vie et un nouveau départ après une rupture difficile.

Dans la villa magnifique où elle s'occupe d'une petite fille de 8 ans adorable, elle ne croise que rarement son employeur : Adam Hemworth, jeune milliardaire divorcé de 38 ans, connu dans le monde du business comme un homme talentueux, impétueux et terriblement sexy.

Distant et hautain, Emma n'arrive pas à cerner sa personnalité irascible et exigeante. Mais une chose est sûre, Emma n'est pas le genre de filles qui se laisse marcher dessus sans protester.

Entre Adam et Emma va commencer une relation électrique, orageuse et interdite... Mais tellement savoureuse...

Chapitre 1

J'agite frénétiquement la main, comme un essuie-glace en pleine tempête. Cela n'empêche pas mes yeux de s'embuer.

« Au revoir ! Au revoir ! Je vous appelle en arrivant, promis ! Au revoir ! »

Je traîne ma valise tout en effectuant un moonwalk maladroit qui m'éloigne lentement de mes parents. Un vieux monsieur qui marche rapidement me bouscule sans me voir, plongé dans la lecture de son journal. Je trébuche et manque de tomber ; je m'étale contre un mur, et les perds définitivement de vue. Bon, ce n'était pas très glorieux, mais ça y est : me voilà seule, face à mon destin. Enfin.

Je me secoue la tête pour réorganiser un peu mes cheveux en bataille, me redresse, et bombe le torse de fierté avant de marcher d'un pas décidé à travers le long corridor qui sépare la porte C22 de l'A320 qui m'attend.

Je vais enfin pouvoir montrer au monde ce dont je suis capable. Je suis peut-être née dans cette famille de classe moyenne aux ambitions tout aussi moyennes, mais je ne compte pas finir à l'usine comme mon père, ou femme au foyer comme ma mère. J'ai de l'ambition, du talent ; je vais me faire une belle place au soleil, et tous ces gosses de riches nés avec une petite cuillère en or dans la bouche m'admireront, m'envieront, me jalouseront.

Je les méprise. Tous. Ceux du milieu dont je viens me font pitié, et les autres me dégoûtent. Ils n'aspirent tous qu'à se maintenir là où ils sont, les uns dans une lutte perpétuelle pour ne pas se noyer, les autres au prix d'une bataille sans fin contre leurs pairs. C'est à celui qui coulera l'autre le premier. C'est pathétique. C'est abject.

Moi, ce que je veux, c'est devenir quelqu'un, sans rien devoir à personne. Ce boulot de fille au pair n'est qu'un début : ça me permettra simplement de soutirer assez d'argent à quelque bourgeois parvenu pour pouvoir installer mon cabinet dans une grande ville. Évidemment, sous réserve que j'ai mon concours ; mais j'étais la meilleure de la promo, je ne m'inquiète pas une

seule seconde.

Je salue l'hôtesse avec un immense sourire, et suis son geste pour trouver ma place. Je m'installe à côté d'un bel homme en costume qui me sourit tandis qu'il frappe frénétiquement sur le clavier de son ordinateur. Je regarde autour de moi, et ne vois que des gens beaux, propres sur eux, élégants, riches. Et je suis avec eux. Je fais partie de cet ensemble. Je suis l'une des leurs.

L'avion décolle, et je suis surexcitée.

Chapitre 2

Quelques heures plus tard, alors que je m'émerveille devant la grandeur de l'aéroport de San Francisco, un monsieur assez âgé, dans un élégant costume noir, me fait signe. Il tient à sa main une pancarte avec mon nom, et je lui souris.

« Bonjour, Monsieur Hemworth », dis-je de mon plus bel accent anglais. Je compte bien humilier tous ces américains arrivistes en leur imposant une prononciation bien plus *classe* que la leur. L'homme me sourit, et me corrige.

« Oh, certainement pas, mademoiselle. Je suis Monsieur Peacock, le majordome de Maître Hemworth. Le Maître n'a pas pu se libérer, il me charge de l'excuser auprès de vous, et de vous conduire jusqu'au domaine. »

Je lui souris poliment, et regrette déjà de n'avoir pas fait la différence entre un majordome et un businessman. Il est évidemment bien trop âgé pour être le père d'une petite fille de huit ans. Je me prends à espérer qu'il ne répète pas ma bourde à son employeur ; cela me qualifierait de pécore d'entrée de jeu.

Il empoigne ma valise, et je l'observe en le suivant hors de l'aéroport. Il doit avoir près de soixante-dix ans, et est encore bien droit et bel homme pour son âge ; pourtant, il me fait de la peine. À son âge, n'être encore réduit qu'à transporter les valises des autres, à gérer les affaires des autres, c'est terrible. Il a des airs d'Alfred au service de Batman ; et moi, je veux être Batman, pas Alfred.

Une fois installés dans la voiture, il me fait un rapide briefing sur mon patron. « Monsieur Hemworth affectionne tout particulièrement la rigueur et la ponctualité. Il a lui-même un emploi du temps extrêmement chargé, il est très demandé ; il vous faudra donc veiller à ne jamais le retarder.

– Qu'est-il arrivé à la personne qui occupait la place avant moi ? »

Monsieur Peacock me sourit. « Personne, mademoiselle ; avant, c'était Madame qui s'occupait de

sa fille Amanda. Mais maintenant que le divorce a été prononcé, et que c'est le Maître qui en a obtenu la garde exclusive, il fallait embaucher quelqu'un. J'ai bien assuré la période de transition, mais je dois avouer que la jeune Amanda ne trouve pas ma compagnie très amusante. »

Je reste pensive. Je n'aime pas particulièrement les enfants, et c'est davantage la paie qui me motive que l'amour du métier. Pourtant, je suis étonnée qu'une mère n'ait pas la garde de son enfant.

« Que s'est-il passé avec son ex-femme ? »

Monsieur Peacock s'arrête sur le bas-côté, se tourne vers moi, et fronce les sourcils.

« Cela ne vous regarde pas, mademoiselle. N'abordez plus jamais le sujet. »

Nouvelle bourde. Le reste du trajet se fait dans le silence le plus total.

Chapitre 3

Après avoir roulé jusqu'au sommet d'une colline qui rappelle les coteaux de Provence, la voiture franchit un immense portail. Je pense être enfin arrivée, mais nous roulons encore plusieurs minutes sur une route de crêtes sinueuse avant de nous garer.

Le domaine est immense. Après qu'Alfred m'ait ouvert la porte, je sors de la voiture, et m'extasie tant que, l'espace d'un instant, j'oublie de juger de la prétention et de la vanité du propriétaire. Les cigales chantent, le soleil resplendit, une légère brise agite les branches des oliviers comme pour saluer mon arrivée. En face de moi, un petit château aux faux-airs de bastide domine le parc ombragé que Monsieur Peacock arpente déjà d'un pas empressé, ma valise à la main.

« Vous avez trois minutes de retard. »

L'air frais à l'intérieur de la bâtisse n'est rien comparé au ton glacé qui accueille le majordome.

« Veuillez m'excuser, Maître. »

Je m'étonne que le majordome se laisse à ce point réprimander pour à peine trois minutes ; nous n'avons pourtant pas traîné, loin de là. Je constate que mon employeur est en effet très à cheval sur les horaires.

« Emma, c'est bien ça ? »

Une main puissante attrape la mienne avant même que je n'ai le temps de la lever. Je sursaute, et pose enfin les yeux sur Adam Hemworth.

Il est grand, bien plus grand que moi ; il doit sans doute faire près de deux mètres de haut. Il est excessivement musclé, aussi : ma main est complètement invisible dans la sienne, mon corps disparaît dans son ombre, et je me tasse sur moi-même tant il m'impressionne.

Malgré son costume hors de prix, son look très soigné, et son air hautain, il n'a rien d'un businessman. Sa carrure, ses longs cheveux blonds, ses yeux bleus électrique, son teint hâlé lui donnent davantage l'air d'un magnifique surfeur ou d'un capitaine d'équipe de football américain. La version pré-quarantenaire du beau gosse du lycée. Un tombeur.

Je le déteste instantanément. Il est bien mieux que tous les hommes que j'ai connu et que je connaîtrai, et il me toise et regarde à travers moi avec une telle suffisance que je me sens moins importante qu'une mouche. Je ne suis clairement qu'une domestique à ses yeux, et je sens bien qu'il m'analyse, qu'il me jauge pour savoir si je suis digne de confiance, digne de travailler pour lui.

Ces manières de supériorité me dérangent au plus haut point. En quoi cet humain aurait-il plus de valeur que moi ? Ce n'est pas parce qu'il est né ici, et moi là-bas, que ses parents sont sans doute de riches entrepreneurs et les miens de pauvres cols bleus, qu'il a un droit naturel sur moi.

Je soutiens son regard, et me force à arborer un sourire, qui se veut à la fois sympathique et assuré. Il détourne la tête, et ne s'adresse plus à moi jusqu'à son départ.

« Bien, vous montrerez à mademoiselle Emma sa chambre et toutes les commodités ; vous la présenterez à Amanda, et veillerez à ce qu'elles ne manquent de rien jusqu'à mon retour. Je serai là à vingt heures, pour le dîner. »

Monsieur Peacock lui répond « Bien, Maître », en lui tendant une paire de lunettes de soleil et une mallette en cuir. Adam, sans aucun regard ni autre formule de politesse, se retire. À l'extérieur, il s'engouffre dans une somptueuse voiture de sport qui l'attend en bas des marches. Le moteur ronronne tranquillement le temps qu'il enfle une paire de gants de cuir et ses lunettes ; puis enfin, il rugit. Les graviers crissent sous les pneus alors qu'il s'élançait à vive allure sur la route des crêtes.

On l'entend encore quelques minutes, à chaque fois qu'il accélère en sortie de virage, puis, plus rien. Monsieur Peacock m'invite à le suivre.

« Il n'est pas très aimable », dis-je enfin.

Le vieil homme se pince les lèvres. Il n'est manifestement pas satisfait de mon attitude, et mon accent faussement anglais commence clairement à l'agacer. Parfait.

« Mademoiselle, dois-je vous rappeler que vous n'êtes ici qu'en qualité d'employée ? Les

agissements du Maître ne vous regardent en aucun point, et si vous tenez à être payée, je vous recommande de vous mettre au travail au plus vite. »

Il me tourne le dos, et avance d'un bon pas. « Je vais vous présenter à Amanda, puis, vous irez visiter le parc avec elle. Ensuite, vous vous occuperez de sa toilette ; enfin, vous préparerez le repas. Amanda et son père dîneront ensemble à vingt heures. Ensuite, vous veillerez au coucher d'Amanda, puis, lorsque tout sera fini, vous pourrez manger, et déballer vos valises. »

Comme je le regarde d'un air outré, il poursuit sans attendre.

« Je vous suggère de veiller scrupuleusement au bon déroulement de cet emploi du temps, mademoiselle, si vous ne souhaitez pas prendre le prochain avion pour rentrer chez vous. Sur ce, je serai dans le bureau, si vous avez besoin de moi. Bonne journée. »

Chapitre 4

Monsieur Peacock me désigne une porte avant de faire volte-face, et de rebrousser chemin. Je me retrouve ainsi, les bras ballants dans ce couloir sombre, et je n'ai même pas la force de m'emporter tant je suis stupéfaite.

Je n'avais pas pensé que l'alléchante paie proposée en service de ce travail cachait de telles conditions. Pendant les six heures de vol pour arriver à San Francisco, j'ai imaginé à quoi pourrait ressembler mon premier jour. Ma mère m'avait dit « Oh, ne t'inquiètes pas ; tu vas sans doute rencontrer les parents, ils t'emmèneront sûrement faire un tour au bord de l'eau, vu que tu n'as jamais vu l'océan ; peut-être même qu'ils t'offriront une glace ! »

Je suis bien loin de son idée, et bien loin des miennes. J'hésite même à emboîter le pas de Monsieur Peacock, et à effectivement, demander à rentrer chez moi. Mais après, quoi ? Si je m'en vais, je ne retrouverai pas facilement un job à la dernière minute, et certainement pas avec une telle paye ; et j'ai vraiment besoin de cet argent pour commencer ma nouvelle vie.

Je soupire, secoue la tête, et franchis la porte. Tant pis, je vais m'écraser pour le moment.

L'après-midi avec Amanda se passe très bien, et nous suivons parfaitement le planning. Elle est charmante, ordonnée, intelligente ; et je crois qu'en plus, elle m'aime bien. Elle a souvent l'air pensif, et je me doute que sa mère lui manque. Cette gamine a déjà dû vivre des choses très étranges pour son âge, et je me surprends à éprouver de l'empathie pour elle. C'est une gosse de riche, mais elle est si gentille, si innocente, si bien élevée, que je ne lui en veux pas.

Enfin, vingt heures sonnent. Je suis dans la cuisine, et le repas est prêt. Moi qui d'ordinaire, ne suis pas une grande cuisinière, je me suis surpassée en préparant une recette que ma mère m'a apprise. Je suis certaine que mon plat sera délicieux, et Adam sera forcé de me complimenter.

J'amène les plats à table, et vais chercher Amanda qui lit sagement dans sa chambre. Je l'installe à table, et lui intime d'attendre que son père arrive avant de commencer à manger. Sur les conseils de Monsieur Peacock, je me tiens debout à côté de la table, prête à servir lorsqu'il

arrivera.

20h10. Amanda joue avec les couverts, et les plats que j'avais apporté fumants sont juste chauds. Après m'être affairée un long moment pour tout préparer, à avoir passé tout l'après-midi avec sa fille, et surtout, après son air impétueux et le ton sec avec lequel il a repris Monsieur Peacock pour trois minutes de retard, je commence à sérieusement m'impatienter et à lui en vouloir.

20h30. La nourriture n'est même plus tiède, et Amanda tombe d'ennui et de fatigue. Monsieur Peacock me suggère de faire manger Amanda afin de ne pas prendre davantage de retard sur son coucher. Elle mange seule, en silence, puis je l'amène au lit. Elle est empreinte d'une immense mélancolie, et me fait pitié ; comment peut-on être si riche et si malheureux à la fois ? Je lui raconte une histoire pour tâcher de lui redonner le moral, et éteins la lumière.

Enfin attablée avec Monsieur Peacock, celui-ci tente d'installer une conversation alors que j'engloutis mon repas.

« Comment s'est passée votre journée ? Vous semblez avoir très faim.

– En effet oui, Amanda m'a fait courir tout l'après-midi dans la colline, il faisait une chaleur épouvantable, et je me suis levée très tôt ce matin pour prendre l'avion ; et quand je suis fatiguée, j'ai faim. »

Il m'observe avec un peu de dégoût alors que j'engouffre dans ma bouche d'énormes fourchetées que j'avale presque sans mâcher.

Après un silence, il reprend : « Ce n'est pas plus mal que le Maître n'ait pas pu se libérer ce soir ; votre repas n'est pas très... raffiné. »

Je m'immobilise, et le toise. « Et vous faites mieux que moi, sans doute ?

– La cuisine ne fait pas partie de mes attributions quotidiennes. Mais demain matin, Amanda se chargera de vous donner quelques conseils.

– Je ne pense pas avoir grand chose à apprendre d'une enfant de huit ans.

– Vous seriez surprise. »

Je me force à replonger mon regard dans l'assiette pour ne pas lever les yeux au ciel. Un ange passe, puis Monsieur Peacock reprend : « Quelles ont été vos motivations pour prendre ce travail ?

– C'est un entretien d'embauche ? »

Monsieur Peacock soupire. « Non, je m'excuse. Vous n'êtes pas obligée de répondre. »

Il a l'air dépité. Je comprends qu'il n'essaie pas nécessairement d'être désagréable, je crois surtout qu'il a passé beaucoup trop de temps dans cet endroit, et qu'il ne sait plus comment être sympathique. Je le plains, et je comprends mieux Amanda. Se retrouver seule avec lui et un père souvent absent ne doit en effet pas être très amusant.

J'hésite, et finis par répondre. « Je ne suis pas particulièrement passionnée par ce travail. Je veux surtout me faire un peu d'argent avant de commencer à travailler. Je veux être médecin ; j'ai passé mon concours, et j'attends les résultats. » J'avale une nouvelle bouchée, et reprends : « J'ai fini mes études il y a peu, et j'ai quitté mon petit ami dans la foulée. Il n'aspirait à rien d'autre que de vivre d'un petit job tranquille dans un trou paumé. Tout ça ne m'intéresse pas. Je vise plus haut. »

Monsieur Peacock esquisse un sourire que seule la vieillesse peut offrir à la jeunesse. Je l'ai déjà vu mille fois sur le visage de mes parents. Cela me vexa, évidemment, qu'une fois de plus, je ne sois pas prise au sérieux ; mais étonnamment, cela m'apaise un peu aussi. Pour la première fois depuis que je suis arrivée, je me sens un peu comme chez moi.

Il fallut attendre trois jours avant qu'Adam ne revienne enfin. Il n'a pas daigné passer le moindre coup de téléphone pour prévenir de son absence, pas même à sa fille. Monsieur Peacock ne s'est pas formalisé : je suppose que c'est monnaie courante par ici.

Pour autant, moi, je n'accepte pas trop que l'on me manque à ce point de respect. Sans forcément m'organiser une fête de bienvenue, il me semble qu'il aurait au moins pu être là pour mes premiers pas, afin de s'assurer que je ne sois pas perdue, ou, simplement, pour veiller à ce que sa

fille et moi nous accordions bien.

Je suis dans la cuisine en train de préparer le dîner lorsque j'entends le moteur de sa sportive vrombir dans la colline. Cela fait trois jours que je n'ai pas entendu la moindre voiture, perdue dans ce domaine hors du monde. Et le voilà qu'il se pointe, là, sans prévenir ; même si j'ai préparé une part pour lui, dans le doute, je ne trouve pas cela correct.

Il franchit la porte, et je passe devant Monsieur Peacock qui l'attendait dans l'entrée.

« Excusez-moi, mais vous auriez pu prévenir que vous ne rentreriez pas pendant trois jours ! Amanda était très triste de votre absence, et c'est vraiment—

— Papa ! »

Amanda me pousse comme j'ai poussé le majordome, et se jette dans les bras de son père. Elle serre ses petits bras autour de son large cou, et il l'embrasse avec tendresse.

Même si j'étais résolue à lui expliquer ma façon de penser, je ne peux décemment pas priver la petite de cet instant de complicité. Je fulmine intérieurement, et j'attends. Je les regarde faire, sans être trop insistante, et je m'aperçois que l'image que j'avais emmagasinée d'Adam est bien éloignée de la réalité. Il a un sourire charmant, rayonnant ; et avec sa fille dans ses bras, on croirait voir le meilleur père du monde. Il ne voit plus rien autour de lui que son enfant, et la cajole sans retenue.

« On a fait plein de choses avec Emma ! C'était super ! On a fait de la cuisine, du piano, des promenades ; elle m'a même appris le français, parce qu'elle parle super bien français ! Tu savais ?

— Oh, eh bien, non, je ne le savais pas. » Il me regarde. « C'est formidable, ça ; excellente initiative de votre part. »

Ses yeux sur moi me brûlent la peau. Il est incroyablement séduisant ; et si grand, si puissant, que je rougis instantanément. « Ne soyez pas modeste, voyons. Je suis certain que vous avez fait des merveilles pendant ces quelques jours. En tous cas, il y a une odeur divine jusque ici ; je sens

qu'on va bien manger ! »

Je m'inquiète à l'idée que ce géant puisse manquer de nourriture. Je ne me souvenais plus de sa carrure hors du commun, et n'avais pas préparé davantage que pour quatre personnes, dont deux avec un appétit de moineau.

« Ce sera prêt d'ici une dizaine de minutes, Monsieur, et je—

— C'est parfait. Je voulais justement vous parler. Allons dans la cuisine ; vous pourrez terminer pendant que nous discuterons. »

Sa voix grave et impérative ne laisse aucune place à la négociation. Il renvoie Amanda dans sa chambre jusqu'au repas, et m'emboîte le pas en direction de la cuisine. Sans le faire exprès, j'adopte une démarche étrange : je sens qu'il m'observe, et cela me met très mal à l'aise. Je tâche d'avoir l'air normal, mais je me sens ridicule.

« Bien. Tout d'abord, je souhaiterais que vous fassiez attention à ne pas m'appeler Monsieur, mais Maître. Tous les gens de maison m'appellent ainsi, et je ne veux faire aucune différence. »

Si j'avais eu un allié avec moi à cet instant, je me serais sans doute esclaffée à cette demande ; mais je suis seule avec lui dans son immense cuisine de marbre, et je me sens minuscule à côté de lui. Il se tient à peine à deux mètres de moi, et il me fait un peu peur. Je rougis de plus belle, et réponds « Bien, Maître » placidement.

« Ensuite », reprit-il sans ménagement, « je tiens à ce que vous ne me parliez que si je vous adresse la parole. Il est intolérable que vous vous jetiez sur moi de la sorte lorsque je rentre chez moi. Je ne sais pas si ce sont des manières fréquentes dans la campagne d'où vous venez, mais ici, cela n'a pas sa place. »

Chapitre 5

Je suis estomaquée de son ton condescendant. Alors que je me surprénais à m'en vouloir de l'avoir détesté pendant ces trois jours, je baisse ma garde, et me prends un uppercut en pleine face. Il a en plus l'audace de taper où ça fait mal, et de me rappeler à mes origines. Trop surprise, je ne réponds rien, mais il insiste. « Eh bien ? Vous ne dites rien ? » Je secoue la poêle devant moi, et les saint-jacques qui s'y trouvent virevoltent dans les airs. Plusieurs retombent à côté, mais je continue de les agiter nerveusement.

« Emma, vous m'entendez ? Arrêtez-vous ! » Il s'approche de moi, et tente de me retirer la poêle des mains. Je m'écarte, et la pointe dans sa direction. Je la tiens devant moi, bras tendus, comme s'il s'agissait d'une épée, et lui lance un regard courroucé. Mes yeux rougis lancent des larmes et des éclairs, mais je ne m'en rends pas compte.

« Je ne vous permets pas de me parler sur ce ton ! Je ne suis peut-être pas un enfant de bourge comme vous, mais je ne suis pas une paysanne ! Je vais être médecin, moi, *Monsieur*, et mon travail aura autrement plus d'importance et de valeur que votre misérable vie de rentier. Si vous ne vous rendez pas compte de la chance que vous avez de m'avoir, et que vous prévoyez de me traiter comme une souillon, je préfère encore partir tout de suite ! »

Je reste campée en face de lui, enragée et menaçante. Je ne sais pas vraiment ce que je prévois de faire avec cette poêle brûlante, mais maintenant, je ne peux plus faire machine arrière. Monsieur Peacock, alerté par mes cris, entre dans la cuisine.

« Tout va bien, Maître ? » Adam ne le regarde pas, et moi non plus. Nous nous défions du regard. Amanda arrive à son tour, et le majordome la tient à l'écart de nous, entre ses jambes. Elle nous observe avec inquiétude.

Au bout d'un moment, puisqu'il ne dit toujours rien, je repose la poêle sur le feu où plusieurs noix étaient tombée. Je me passe la main sur le front pour m'éclaircir les idées, bombe le torse, et lâche fièrement « Eh bien, au revoir, *Monsieur* ». Je jette un regard encore glacial vers Amanda

qui est aux bords des larmes, et quitte la cuisine.

Chapitre 6

Alors que je suis en train de remplir ma valise, on frappe à la porte. Je ne réponds pas, mais on entre tout de même. Je me retourne, furieuse. C'est Adam.

« Sortez !

- Je suis chez moi », répond-il tranquillement.

Je jette de plus belle mes vêtements pêle-mêle, et il me regarde faire.

« J'ai parlé avec Amanda », reprend-il d'un ton calme. « Elle semble vraiment beaucoup vous apprécier, et je ne tiens pas à ce qu'elle souffre encore d'un bouleversement dans la maison. Je vous prie de bien vouloir reconsidérer votre décision.

– Non. J'ai trop d'amour propre pour me laisser traiter ainsi. »

Mon ton tranchant lui coupe le sifflet. Il voudrait s'emporter ; lui non plus semble n'avoir pas pour habitude d'être bousculé. Mais j'aurai le dernier mot. J'y tiens. Et je n'ai plus rien à perdre.

Il pousse un long soupir, et s'approche de moi nonchalamment. Je gesticule sans vraiment savoir ce que j'agite, et il pose sa main sur la mienne. J'esquisse un mouvement pour la dégager, mais il me retient sans forcer. Je lève les yeux vers lui.

« Emma, s'il vous plaît. Calmez-vous, et discutons-en. »

Il se tient à quelques centimètres de moi. Je ne sais si c'est parce qu'il est mon patron, parce qu'il appartient à ce monde que je déteste, ou parce qu'il est extrêmement séduisant, mais je ressens à cet instant une intense sensation d'inconfort. Ma peau se hérissé, mon cœur s'accélère, ma respiration se bloque, et je le fixe sans savoir que faire.

Il tient toujours ma main dans la sienne, si forte qu'il pourrait me réduire en poussière d'un seul geste. Je tombe plus que je ne m'assois sur le lit, et, sans me lâcher, il s'accroupit devant moi pour être à mon niveau.

Mes genoux frôlent son torse large, et je devine des pectoraux saillants. Sa chemise s'entrouvre

légèrement alors qu'il se plie face à moi, et je me force à ne pas regarder. Mes yeux sont toujours embués de larmes de colère, mais en moi, la haine a complètement disparue.

« Je ne viens pas d'un milieu riche, comme vous le croyez. Je me suis fait seul, et ma vie n'a pas été simple. Il y a eu des moments difficiles, et même encore aujourd'hui, tout ne tient qu'à un fil. Et c'est pour cela que je tiens à offrir à ma fille la meilleure éducation possible, vous comprenez ? C'est pour cela que j'ai instauré ces règles chez moi. Il est important pour elle que vous les respectiez, et que vous restiez. Pouvez-vous faire cela pour elle, Emma ?

Son visage est à quelques centimètres du mien. Il a les avant-bras posés sur mes cuisses. Ses lèvres sont restées entrouvertes, et je sens son souffle glisser dans mon cou. Je ne sais pas s'il me menace ou s'il me supplie, mais j'accepte d'un hochement de tête.

« Eh bien, qu'est-ce qu'on dit ? » Je déglutis péniblement, et murmure « Oui, Maître ».

Il se relève avec un léger sourire et s'approche de la porte. « C'est très bien. Passons à table, maintenant. »

Chapitre 7

Le repas est très animé. Amanda raconte avec entrain à son père tout ce que nous avons fait ensemble pendant ces trois jours, et il boit ses paroles avec un grand intérêt. La jeune fille jette régulièrement des regards vers moi, qui me tiens à mon poste, debout derrière elle ; et son père fait de même. Il me félicite sur chaque action, et s'extasie du sourire de sa fille ; moi, je fuis son regard, et pique un fard à chaque fois que mon nom est évoqué.

À la fin du repas, il me semble que je vois dans ses yeux autre chose qu'un simple remerciement pour ce que j'ai fait pour sa fille, pour lui. Ses pupilles se dilatent lorsqu'elles me croisent, leur teinte se noircit à mesure que son iris électrisant ne se réduit plus qu'à une fine couronne qui concentre toute son intensité. Je fonds d'admiration et d'envie.

Après avoir couché Amanda, et à sa demande, je vais le prévenir. Il me suit dans le couloir, et je me réfugie dans mes quartiers juste avant qu'il ne me rattrape. Je l'entends embrasser sa fille, refermer la porte doucement, et passer devant la mienne. Je colle mon oreille, mais ne l'entends pas s'éloigner. J'éteins la lumière, et je vois sous le seuil l'ombre de ses pieds, juste devant ma chambre.

Mon sang se glace, mais il remarque que la lumière s'est éteinte, et s'en va.

Je m'allonge sur mon lit pour me remettre de mes émotions, et, plongée dans le noir, j'écoute avec attention les bruits de son rituel du coucher. De mon antre, astucieusement placée entre sa suite et la chambre d'Amanda, j'entends tout. Il se déshabille, prend sa douche, s'essuie, puis va s'allonger sur son lit. Et puis, plus un bruit. Je m'endors en rêvant.

Le lendemain matin, il se lève et prend une nouvelle douche au saut du lit.

Je suis déjà levée depuis quelques heures, afin de préparer le petit déjeuner pour tout le monde. J'ai préparé des viennoiseries en suivant une recette trouvée sur Internet, et même si elles sont loin d'être parfaites, je suis ravie qu'elles soient si appétissantes.

J'entends la porte de la chambre d'Adam, et je dispose en vitesse les croissants et pains au

chocolat dans une assiette. Je les amène à table, et à cet instant, je tombe sur Adam, torse nu au milieu du salon.

Je me fige.

Il est encore plus beau que ce que je ne l'imaginai. Il ne porte qu'un léger short en coton blanc, qui laisse voir un torse en V surmonté d'importants trapèzes, de pectoraux volumineux et d'abdominaux saillants. Je me recule légèrement, surprise, et constate également de solides mollets, et entrevois de jolies fesses rebondies, ainsi qu'un sexe proéminent.

« Bonjour, Emma. Comment allez-vous, aujourd'hui ?

– Je... Euh... »

Je peine à décrocher mon regard de son corps. Pour être franchement honnête, je n'y parviens pas du tout. J'abandonne, et retourne dans la cuisine. Je respire un peu, tente de me recomposer une attitude plus appropriée, et repars d'un pas décidé vers le salon. J'ai à peine le temps de faire un pas que je percute Adam qui m'a suivie. Mes viennoiseries s'envolent, et le verre de lait qu'il tenait à la main se renverse sur nous.

Ma chemise blanche en voile devient transparente et se colle à ma poitrine, et sur son torse, les gouttes de lait dégoulinent dans les sillons de ses muscles. L'espace d'un instant, j'hésite à laisser ma langue ardente d'envie lécher son torse, mais je me retiens. J'oublie ma chemise, et tente d'essuyer de ma main son torse trempé, mais la sensation de son corps brûlant me fait défaillir. Je retire mes mains, il me regarde, interdit ; dois-je continuer ? M'en aller chercher un chiffon ? J'aimerais mieux disparaître.

Je remarque qu'une miette de croissant s'est collée juste au niveau de mes yeux, sur sa clavicule. Instinctivement, je tâche de la faire partir, mais elle résiste ; je lèche mon doigt, et tente de la décoller avec de la salive, mais Adam m'attrape la main.

Je le regarde dans les yeux.

« Qu'est-ce que vous croyez faire ? »

Je manque de m'évanouir. Il me fixe. « Pardon, Maître ».

Il me lâche la main, et retourne dans sa chambre. Il prend une nouvelle douche, et revient à table quelques minutes plus tard. Je suis encore dans tous mes états.

« Il faudra être moins gauche à l'avenir, Mademoiselle.

– Oui Maître. Pardonnez-moi. »

Il lève vers moi un regard courroucé. « On ne dit pas '*Pardonnez-moi*', mais '*Je vous présente mes excuses*'. »

Je rougis jusqu'aux oreilles, et m'éclipse dans la cuisine.

Chapitre 8

Les jours qui suivent sont intenses en émotion. Adam n'est pas là souvent, mais lorsque c'est le cas, nos relations sont électriques. Il me reprend inlassablement, sur ma façon de parler, sur mes gestes, sur tout ; et je sens qu'il éprouve un certain plaisir à m'acculer. Je tâche de me plier à ses exigences sans sourciller, mais il remarque que je suis souvent au bord de la crise de nerfs.

S'ajoute à cela une attitude un peu oppressante, presque étouffante de sa part. Lorsqu'il n'est pas là, je suis complètement laissée à moi-même, désœuvrée ; mais lorsqu'il est là, tout ne tourne plus qu'autour de lui. Nous mangeons différemment, nous habillons différemment...

Je n'ai pas précisé que, dès mon arrivée, Monsieur Peacock m'a fourni plusieurs uniformes que je mets chaque jour : ils consistent en une petite robe noire, et un tablier en coton blanc. L'ensemble est très *old school*, presque caricatural ; mais la robe n'a pas été taillée pour moi, et si elle colle parfaitement à ma taille fine, elle est bien trop courte, et je dois constamment veiller à ce qu'elle ne remonte pas trop.

Lorsque je suis seule, cela ne me dérange pas du tout : avec la chaleur, je suis au contraire bien contente d'être légèrement vêtue. Mais lorsque qu'Adam est là, il attarde quelques fois son regard sur moi ; sur mes jambes, notamment. Ainsi, malgré son ton ferme et ses directives, le *maître* de maison ne semble pas indifférent. Je le surprends de temps en temps lorgnant sur mes chevilles fines, ou à la frontière de mes cuisses masquée par le tissu.

De mon côté, je tâche d'être exemplaire. Même si je méprise mon emploi, mon collègue, mon patron et sa fille, je tiens à me prouver à moi-même que je suis capable de cela aussi. C'est davantage un défi qu'une véritable aspiration, mais je le fais de mon mieux. À quelques détails près.

Les matins où Adam est là, je me lève plus tôt. Je vais préparer le petit déjeuner à l'aube, afin que tout soit prêt avant même qu'il ne se lève. Puis, prétextant auprès de Monsieur Peacock quelque promenade en l'attendant, je m'installe dans le jardin, derrière le grand palmier. Là, je peux voir

toute la suite d'Adam, sans être vue.

Le matin, en se réveillant, il boit un peu d'eau, en lisant les informations sur son téléphone. Il répond à quelques mails ; parfois, il passe des appels.

Ensuite, il s'adonne à une séance de sport. Seul dans sa chambre, il fait plus d'une demie-heure d'exercices : pompes, abdos, squats, tout y passe. Ensuite, il se déshabille, et va prendre sa douche. Celle-ci, entourée d'une immense baie vitrée, ne me gêne pas le plaisir.

Ce n'est que lorsqu'il se recouvre enfin de sa serviette de bain que je rentre en toute hâte finaliser le petit-déjeuner. Un jour, Monsieur Peacock m'a fait remarquer que j'avais « un sixième sens », parce que je reviens toujours juste à temps de ma promenade, même si celle-ci ne dure jamais le même temps. Je pense qu'il sait, mais il ne dit rien.

Un matin du mois de Juillet, Adam est plus insistant et proche de moi que jamais. Il utilise tous les prétextes possibles pour se coller à moi ; il corrige mon geste lorsque je sers le lait en m'empoignant la main, réajuste mon tablier en laissant glisser ses doigts sur mes hanches, tire lui-même en bas de ma robe qui remonte lorsque je fais la vaisselle... Je suis dans tous mes états, et, pour m'éloigner de lui, je prétexte une promenade dans le parc avec Amanda.

« Quelle idée formidable ! Je vous accompagne. »

Alors que nous marchons tous les trois depuis quelques minutes, nous arrivons en haut de la petite colline en face de la maison. Amanda s'amuse à pointer du doigt tel ou tel endroit pour raconter à son père les quelques jeux et promenades que nous avons fait, et enfin, elle lui dit qu'elle est heureuse de le voir si souvent en ce moment. Il sourit, et la prend dans ses bras. Elle lui demande pourquoi il se trouve davantage présent. Alors, la serrant toujours fort contre elle, il lui répond en me regardant dans les yeux : « C'est parce que je ne peux plus me passer de toi. J'ai besoin de te voir autant que possible : du moment où tu te réveilles, et où tu vas prendre ta douche, jusqu'au moment où tu vas te coucher ».

Je tressaille, et rougis de honte. Est-ce une allusion ? A-t-il remarqué que je l'espionnais en

cachette ? Il me regarde toujours, et je détourne les yeux pour fixer mes pieds, penaudes. S'il n'avait pas eu ce ton étrange, s'il ne m'avait pas regardé avec insistance, je n'aurais probablement pas relevé. Mais là...

« On fait un jeu, papa ?

– Mais bien sûr, ma chérie ! Que dirais-tu d'une partie de cache-cache dans le jardin ? Je crois qu'Emma est très forte à ce jeu. »

Je manque de m'évanouir. Plus aucun doute n'est possible, je suis percée à jour. Amanda se dandine devant moi, et me tance d'accepter, mais je suis incapable de formuler une réponse. Paniquée, je finis par lever les yeux vers Adam, qui me dévisage d'un air diabolique. Il jouit et savoure mon embarras sans s'en cacher. Indignée, humiliée, je prétexte un léger malaise dû à la chaleur pour aller m'allonger à l'ombre. Je cours me cacher dans ma chambre, et n'en ressors pas de la journée.

Le lendemain matin, je prépare le déjeuner à l'heure, et monsieur Peacock s'étonne que je n'aie pas me promener. Lorsque Amanda se lève, elle m'apprend que son père est parti dans la nuit. Elle me raconte qu'ils ont passé un bel après-midi, et que je leur avait manqué. Je m'excuse auprès d'elle, et la rassure : « Je vais beaucoup mieux. Dès que ton père sera rentré, nous pourrons remettre ça. » Mais Adam est resté absent toute une semaine.

Il est difficile pour moi d'expliquer mes sentiments à ce moment-là : si j'étais mortifiée d'apprendre qu'Adam savait que je l'observais, je me plaisais à croire que, le signifiant de cette façon, il se pouvait qu'il ne soit pas réellement dérangé par cette idée. Ainsi, je me mettais à rêver des plus grandes folies. Mais son absence de sept jours me déprima sévèrement : la tristesse d'Amanda qui espérait chaque jour en vain le retour de son père n'était rien à côté de la mienne. J'étais encore plus morne que Monsieur Peacock, et la maison fut bien silencieuse pendant cette semaine.

Enfin, au bout d'une attente qui me parut durer des années, je vois Adam arriver. À ce moment là, j'oublie toutes les conventions, ma position, les convenances, et je suis aussi excitée

qu'Amanda, avec qui je rivalise d'enthousiasme pour l'accueillir. Lorsqu'il franchit la porte, et que je le revois enfin, je réalise à quel point je suis attachée à lui.

Je suis à la fois horrifiée de ce sentiment, et extatique ; je n'y peux rien, je m'en veux, mais je l'adore. J'ai les larmes aux yeux lorsque je lui saute au cou : c'est la toute première fois que je me laisse aller à un tel rapprochement. Je sens son parfum, sa peau, ses cheveux qui glissent sur mon visage. Je sens ses mains qui agrippent mes épaules, je crois qu'il me rend mon élan d'affection, et je suis au paradis.

Mais l'instant d'après, ses doigts se referment sur ma peau, et il me pousse loin de lui. « Enfin, mademoiselle, que faites-vous ? Reprenez-vous, voyons ! Pour qui vous prenez-vous ? »

Tant de froideur m'est inconcevable. Il me repousse, et me réprimande, à peine quelques secondes après avoir franchi la porte. Je sens encore son odeur sur moi, mais déjà, je suffoque d'être à ce point rejetée. Je me confonds en excuses pour détourner l'attention du désespoir salé qui roule sur mes joues.

« Pardonnez-moi, Maître, je suis vraiment désolée. Cela ne se reproduira plus, je vous le promets, Maître, je—

— Je vous ai déjà dit, on ne dit pas '*pardonnez-moi*', mais '*je vous prie d'accepter mes excuses*' ! », crie-t-il. « Bien, cela suffit. Je veux vous voir immédiatement dans mon bureau. »

Je suis pétrifiée. J'attends ce moment depuis si longtemps, les jours ont été si longs, à s'égrener seconde après seconde sans lui ; et maintenant, je vais me faire renvoyer ? Et je ne le verrai peut-être plus jamais ?

Je sanglote en entrant dans cette pièce sombre, toute recouverte de boiseries et de tentures. Là, je reste plantée, debout à côté du fauteuil, à l'attendre ; terrorisée comme une pauvre brebis jetée dans la fosse au lion.

Il entre enfin, faisant claquer la porte derrière lui, et se place en face de moi. Je renifle lamentablement. « Alors, *Mademoiselle*, il semblerait que je vous ai beaucoup manqué ? »

Je crois que cet instant est le pire moment d'humiliation de ma vie. Je ne sais ni quoi dire, ni quoi faire ; si je le pouvais, je mourrais instantanément de honte.

« Eh bien », reprit-il, « sachez que vous aussi, vous m'avez manqué. »

Je crois à une nouvelle forme d'humiliation ; mais je relève la tête, tout de même un peu surprise.

« Oui, j'ai voulu vous punir en partant pendant plusieurs jours. Votre incapacité à assumer vos actes m'a profondément déçu, et je tenais à vous le faire savoir. Alors, je constate avec plaisir que ma sentence a été efficace sur vous, et vous a appris à ne plus vous détourner de moi ; mais j'ai moi-même pâti de cette absence, et je vous en tiens pour responsable. »

Un trop plein d'émotions opposées empêche mon cerveau de fonctionner correctement. Je l'écoute de toutes mes forces, mais ne l'entends quasiment pas.

« Alors, furieux contre vous, je reviens, pensant me débarrasser de vous et de votre emprise ; et je constate que ma punition n'a que trop fonctionné, et que vous vous prenez d'élan à mon égard. Je suis donc doublement accablé, vous comprenez ? Et, je le répète, tout cela est entièrement votre faute. »

Je commence à comprendre, et mon cœur s'emballe. Est-il possible que lui aussi, éprouve une affection particulière à mon égard ?

« Alors, que suis-je censé faire, je vous le demande ? La raison voudrait que je vous renvoie chez vous sur-le-champ ; mais cela me coûterait, et déplairait à Amanda. Mais si je vous garde ici, saurez-vous vous tenir tranquille ? Mes employés ne peuvent pas se montrer si... affectueux, envers moi, vous comprenez ? »

Tremblante, je plonge mes yeux humides dans les siens. Il ne se tient qu'à un mètre de moi, j'ai le visage levé vers lui, et il m'impressionne plus que jamais.

C'est ma dernière chance de pouvoir rester à ses côtés. Je la saisis.

« Oui, Maître ».

Il semble agité, et reprend, en s'approchant un peu plus près.

« Serez-vous une employée sage, et obéissante ?

– Oui, Maître.

– Pourrez-vous contenir vos élans si vous en avez, et faire exactement tout ce que je vous demande ? »

Il s'approche encore, et son corps est à quelques millimètres du mien. Je le vois mieux que jamais, dans toute sa grandeur, sa puissance. Je me sens rapetisser devant lui.

« Oui, Maître.

– Et moi », souffle-t-il alors qu'il rougit de colère, « pourrais-je garder le contrôle de moi-même ? »

Chapitre 9

Il m'empoigne par le cou d'un geste impétueux. Je vois là son vrai visage. Sous son costume et ses faux-airs de businessman civilisé, se cache une bête, un animal sauvage, qui aime par dessus tout chasser, et sentir la peur dans les yeux de sa proie. À cet instant, parfaitement immobile alors même que je ne peux pas respirer, je lui offre exactement tout ce qu'il recherche. Il lit la panique dans mes yeux, il voit les larmes couler, mais il devine également mon appartenance à cette chaîne alimentaire : je suis faite pour cela, et j'ai envie d'être mangée par plus fort que moi.

Il me soulève par la gorge, tourne sur lui-même, et m'assois sur son bureau. Là, il desserre un peu son emprise, et je respire à nouveau. Je ne bouge pas pour autant, et reste parfaitement à sa merci. Je m'attends à ce qu'il me prenne sauvagement, qu'il me ravage parmi tous ses dossiers éparpillés ; j'en crève d'envie, mais il n'en fait rien. Il me regarde, et s'apaise.

« Nous allons voir si tu es capable d'être bien obéissante », dit-il. « Je vais te lâcher, et tu vas rester parfaitement immobile. »

À ces mots, il retire sa main de mon cou, et s'écarte un peu. Je ne bouge pas d'un centimètre. Il me félicite, en me caressant les cheveux. « C'est bien, tu es une bonne esclave. Maintenant, retire ton tablier. »

Sans faire de gestes brusques, et en tâchant de rester dans la même position, je passe mes bras dans mon dos, et tire sur les liens qui ensèrent ma taille. Ils retombent sur le bureau avec souplesse. Je baisse les yeux, juste le temps de le replier, par réflexe ; et je reçois une gifle qui m'étourdit, et dont le claquement me fait mal au tympan. Je sursaute, porte ma main à ma joue endolorie, et le regarde, apeurée.

« Tu me regardes toujours dans les yeux, sale esclave ! Tu as compris ? »

Mes yeux s'embuent à nouveau.

« Est-ce que tu as compris ? », crie-t-il. « Réponds ! »

Je bafouille un « oui » timide.

« Oui qui ? » Il hurle, et me gifle à nouveau.

« Oui Maître ! »

Il prend une grande inspiration alors que je sanglote. Je me sens plus fragile, plus minable que jamais ; et pourtant, je n'aimerais être nulle part au monde plus qu'ici.

« Bien, bien. Donne moi ce tablier, maintenant. »

Sans le quitter des yeux, je le récupère, et lui tends. Il laisse glisser les lanières sur mes cuisses, jusqu'à mes genoux, et revient en arrière, jusqu'à la lisière de ma robe. Celle-ci est remontée presque au niveau de ma culotte, mais je n'ose pas l'abaisser. Je frissonne alors que je sens le coton glisser à quelques centimètres de mon entrejambe.

Un moment passe ainsi. Il me regarde, s'amusant de mes tressaillement causés par les caresses dont il est responsable.

« Ouvre la bouche en grand », dit-il enfin. « Et penche ta tête en arrière ». Je m'exécute. Tout en promenant encore les lanières sur mes jambes, il approche une main de ma bouche béante. Il caresse mes lèvres, pose son pouce sur ma langue, et enserme mon menton dans la paume de sa main. Il enfonce son pouce dans ma gorge, et je toussote, bave, m'étrangle. Il le retire enfin, et je ne bouge toujours pas.

Alors, il passe le tablier autour de mon cou. Il fait plusieurs tours avec les liens, sans serrer, et les tiens en main comme une laisse.

« Mets tes pieds sur le bureau, esclave », m'ordonne-t-il.

J'hésite, et recule un peu, avant de remonter mes jambes pliées contre mon buste. Mes talons sont à peine posés sur le bois, et je force sur mon ventre pour ne pas l'abîmer.

« Maintenant, écarte les cuisses. » Je sépare mes jambes de mon mieux, et les place de chaque côté du bureau. Mes genoux toujours relevés, ma robe est désormais roulée au dessus de mon ventre, et ma culotte se laisse voir sans plus aucune pudeur. Mais il ne la regarde pas ; nos yeux sont toujours rivés les uns dans les autres.

« Caresse-toi. »

Je fais mine de ne pas comprendre, et laisse mes mains glisser sur mes jambes, autour de mes chevilles, le long de mes mollets.

Il soulève alors sa main qui tient toujours fermement les liens de mon tablier, et cela m'étrangle à nouveau.

« Caresse-toi la chatte, esclave ! » aboie-t-il.

Mon visage rougis, et je porte bien vite la main entre mes cuisses. Je pose les doigts sur ma petite culotte, et, à peine ai-je le temps de me frotter légèrement que le tissu absorbe déjà l'humidité qui traverse jusqu'à la pulpe de mes doigts.

Je tremble d'excitation. Il est à quelques centimètres de moi, aussi impeccablement soigné qu'à son habitude ; je n'ai jamais eu l'occasion de le voir de si près, et il m'offre même le droit de me toucher en le regardant. Je suis au comble de mon excitation, et je sens la chaleur de mon sexe se diffuser dans tout mon corps.

« Merci, Maître ». À peine ai-je murmuré ces mots qu'il soulève encore la main, et m'étrangle davantage.

« Tais-toi, et branle-toi, esclave ! Plus fort ! »

Je ressens les vibrations de sa voix tonitruante jusqu'au bout de mes doigts, et elles alimentent mes caresses. Je décris à la hâte de petits cercles autour de mon clitoris, et mon corps entier se contracte de plaisir. J'ai du mal à respirer, et mes expirations ne sont que des gémissements.

Je le dévore des yeux. Son regard de braise me fait fondre et alimente en moi le feu de la passion. Jamais je n'ai été autant excitée, de toute ma vie. Il ne me touche même pas, et pourtant, il me semble être partout en moi. Il a comblé le manque de son départ en à peine quelques minutes. Il m'oblige à le regarder sans cesse, et je ne parviens plus à penser à quoi que ce soit d'autre au monde que lui.

Il me force à continuer jusqu'à l'orgasme. Il voit dans mes yeux cette panique familière qui

accompagne la soudaine montée de la jouissance, et approche son visage du mien, et alors que je capte à nouveau son parfum et la chaleur de son souffle qui m'enivre, je sens mon clitoris tressauter sous mes doigts. Je jouis les yeux grands ouverts, plongés dans son regard, et m'y noie.

Chapitre 10

Depuis ce jour, il me soustrait régulièrement à mes tâches pour m'attirer dans son bureau. Là, il ne me touche jamais : une fois, il m'a imposé de me déshabiller devant lui, et m'a obligé à me masturber encore sous ses yeux, entièrement nue cette fois. Une autre fois, comme j'avais bien agi pendant la journée, il a exigé que je me frotte contre sa jambe, « comme une chienne ». Une autre fois encore, alors que j'avais cassé un verre, il m'a astreinte à me frotter contre le pied de son bureau. Quelques fois, il m'autorise à atteindre l'orgasme ; d'autres fois, non.

Plus il m'avilit, plus j'en redemande. Je n'ai qu'à l'entrevoir pour que mon corps tout entier se détraque ; lorsqu'il s'approche à quelques mètres de moi, je manque de mourir d'envie et d'excitation.

Je me lève toujours aux aurores pour le voir faire son sport et se laver. Désormais, même si je me cache toujours du mieux que je peux, je sais qu'il me voit ; et il ne se prive pas de me regarder. Je l'entends râler alors qu'il enchaîne les pompes. Je le soupçonne d'en rajouter, exprès, et je m'enivre de sa voix rauque ; je le vois caresser son sexe alors que l'eau tiède glisse sur son corps, et j'emmagasine ces visions au plus profond de mon âme.

Ce matin, je me surprends à me masturber en le regardant. Cela fait plusieurs jours qu'il me refuse inlassablement l'orgasme ; et je ne parviens plus à penser à autre chose. Toute mon âme n'est plus que désir obsessionnel, et je n'en peux plus d'envie.

Alors qu'il se savonne, il remarque que je suis différente de d'habitude, qu'il y a quelque chose de changé. Je me caresse avec emportement, comme un animal, tapie dans les fourrés, et je constate que son regard se glace. Encore plein de mousse, il coupe l'eau, sort de la douche, et ouvre la baie vitrée.

Il est tôt, je suis dans un état second, je suis surprise, et je ne sais pas comment réagir. Dans le doute, je ne bouge pas. Il se retrouve face à moi, dégoulinant dans l'herbe, et me réprimande déjà.

« Qui t'autorise à te toucher ? Viens par là, esclave ! »

Il m'attrape par les cheveux, et me traîne jusqu'à sa chambre. C'est là première fois que j'y entre, et c'est en glissant lamentablement à ses pieds.

Il me tracte jusqu'à l'immense douche panoramique, m'impose de me mettre à genoux à ses pieds, le visage face au sol ; et il rallume l'eau.

Je me retrouve ainsi en quelques secondes en position de prière devant lui, entièrement habillée sous l'eau qui ruisselle dans mes cheveux et le long de mon visage. Le bruit de l'eau qui s'abat sur moi me coupe du monde, je ne suis plus qu'un rocher sous une cascade, je ne sais même plus si Adam est encore là.

Chapitre 11

Enfin, comme pour me rassurer, sa voix s'élève. Je l'entends qui m'insulte comme dans un murmure, et cela m'apaise. Pourtant, sa voix semble troublée, et je ne lui connais pas ces inflexions. J'ai l'impression qu'il souffre de je ne sais quels maux. Sa respiration est haletante, sa voix déraile, je m'inquiète. Discrètement, je relève la tête pour comprendre ce qu'il se passe.

Mes yeux levés vers le ciel peinent à percer à travers la pluie qui m'assaille, mais ce que je vois ne me laisse aucun doute. Au dessus de ma tête, de grosses bourses gonflées et dégoulinantes remuent à un rythme régulier. Au dessus, une barre se place entre mes yeux et la lumière, et raye mon visage d'un halo noir. Celle-ci se voit complétée perpendiculairement par l'avant-bras d'Adam, qui l'approche et l'éloigne de son corps à une vitesse folle. Au-dessus, flou à mes yeux, son visage m'apparaît.

Il se masturbe en me regardant.

C'est la première fois que je vois son sexe d'aussi près, c'est également la première fois que je le vois en action. À contre-jour, je le découvre encore plus imposant que je n'avais pu l'imaginer. J'ouvre une bouche béante de surprise, et qui accueille bien vite l'eau qui en suinte, incapable de s'accrocher à une quelconque aspérité le long de cette douce poutre.

Toujours transportée d'excitation, et croyant voir ici une invitation, j'esquisse un geste pour me relever ; mais Adam soulève une jambe, et pose son pied sur mon cou, plaquant ainsi mon visage contre la mosaïque du sol de la douche.

« Ne t'approche pas de moi, esclave. Estime-toi heureuse que je te gicle dessus. »

Oh, oui, j'en suis heureuse. J'ai le ventre en feu rien que d'entendre sa voix ; et à compter de cet instant, je me figure que chaque goutte qui s'écrase sur ma peau n'est plus de l'eau, mais son foutre.

Je reste ainsi plusieurs minutes jusqu'à ce qu'il finisse par couper l'eau, et qu'il me jette dehors dans la pelouse.

Trempée, humiliée, je suis plus excitée que jamais, et plus heureuse aussi : nous nous rapprochons enfin. Après plusieurs semaines où j'étais seule centre de nos intérêts, enfin, nous avançons.

Après le départ d'Adam, et après m'être changée, je suis dans le parc, et je joue distraitement avec Amanda. Je n'avais jamais imaginé le couple de cette façon, si tant est qu'on puisse appeler cela un couple. Mais qu'est-ce que cela pourrait bien être, si ce n'en est pas un ? Nous vivons ensemble, nous avons des rapports sexuels (si étranges soient-ils), il me loge et me nourrit, je m'occupe de son enfant... Voilà à peu de choses près, à mon sens, ce qui constitue le ciment de la majorité des couples. Et pourtant, nous n'avons jamais fait l'amour.

Je suis plongée dans cette réflexion lorsque Monsieur Peacock m'apprend qu'un courrier est arrivé pour moi. Je m'étonne : personne à part mes parents ne connaît cette adresse ; et nous nous téléphonons régulièrement ; ils n'ont aucune raison de m'envoyer un courrier.

En découvrant l'enveloppe, je réalise que ma mère m'a faite suivre une enveloppe en provenance de l'organisme auprès duquel j'ai passé mon concours de médecine. Je tremble de peur.

Cette enveloppe contient sans aucun doute les secrets de mon avenir. Si la réponse est positive, alors mon futur est écrit : je partirai pour une grande ville m'établir en tant que médecin ; je m'enrichirai et passerai les capacités les unes après les autres, je publierai dans des revues scientifiques prestigieuses, je m'allierai à de grands laboratoires et grossirai mon capital de leurs pots-de-vin, et finirai ma vie dans la gloire et la renommée.

Mais si la réponse est négative...

Resterai-je ici, avec Adam ? Notre relation pourrait à ce rythme durer des siècles avant que je ne m'en lasse. Et puis, si nous nous marions, ma fortune et ma renommée seraient faites aussi bien qu'après des années de batailles en médecine. Avec autant d'argent, j'accèderais à n'importe quel métier ; je pourrais même faire une petite donation à quelque association qui me donnerait volontiers mon diplôme en échange.

D'ailleurs, pourquoi ne resterais-je pas ici, quoi qu'il advienne ? Je pourrais m'occuper d'Amanda en rentrant du travail ; il faudrait employer une nounou, parce que je n'aurais plus le temps de m'en charger, bien sûr ; mais n'en faudra-t-il pas une de toutes façons, lorsque nous aurons d'autres enfants ?

Je rougis de cette pensée. Il faudrait d'abord que je parle de tout cela avec Adam. Nous sommes ensemble depuis plusieurs semaines maintenant, mais nous n'avons jamais eu de discussion sérieuse en dehors de mon travail, et de notre petit jeu. Finalement, il ne sait rien de moi, ni moi de lui.

Lorsqu'il rentre le soir-même, je prends donc mon courage à deux mains, et décide de lui parler à cœur ouvert.

Chapitre 12

Malheureusement, lorsqu'il franchit la porte d'entrée, un imprévu lui emboîte le pas. Cet imprévu fait facilement un mètre quatre-vingt dix sur des perchoirs de dix ou quinze centimètres, porte une robe très courte qui laisse voir une peau dorée délicatement nappée sur de belles jambes fines et musclées, et arbore une longue crinière blonde, un fard à paupières camel, et du mascara noir.

Cette vipère me passe devant sans même me dire bonjour, sans même me voir, et me laisse plantée là dans le nuage de parfum Chanel qu'elle traîne derrière elle. La jalousie me consume, et je suis médusée de voir avec quel genre de beautés outrageuses il passe son temps lorsqu'il n'est pas avec moi. C'est la première fois qu'il ramène quelqu'un de l'extérieur, et il a fait très fort. Adam est déjà en train de lui servir un verre dans le petit salon lorsqu'enfin, je me décide à réagir.

Je les retrouve installés tous les deux dans le même canapé, l'un face à l'autre, leurs genoux se touchant presque, et m'éclaircis la voix pour signaler à Adam que j'ai besoin de lui parler. Je n'ai pas le droit de lui adresser la parole, je dois donc attendre qu'il me la donne. Perdu dans les gloussements stupides de celle qui l'accompagne, il m'ignore obstinément. Je réitère jusqu'à en devenir insolente, et il finit par tourner son visage vers moi de mauvaise grâce.

« Oui, Emma ; que voulez-vous ?

– J'ai à vous parler.

– Eh bien, allez-y, dépêchez-vous, vous voyez bien que je suis occupé. »

Je me décompose. Je ne vais tout de même pas aborder notre histoire devant cette inconnue ! Ou alors... Pourrait-ce être la mère d'Amanda ? Peu importe. J'ai besoin d'avoir une conversation avec lui *en privé*. Malheureusement, même si j'ai évidemment davantage de poids dans cette maison que cette pimbêche, cela ne me donne pas le droit de lui imposer de nous mettre à part. Je bafouille ; il me presse. Je mens :

« C'est que... C'est au sujet d'Amanda, Maître.

– Ah. »

Et toc. Adam se lève, plantant la blonde comme un radis dans sa grosse jardinière en velours, et me suit jusqu'au bureau. Là, il ferme la porte, plonge ses yeux sublimes dans les miens, et m'interroge.

« Eh bien, que se passe-t-il avec Amanda ? »

Je le rassure immédiatement, avoue mon mensonge, me rapproche de lui, et lui prends les mains. Je remarque qu'il hésite à les retirer ; je peux le comprendre. C'est la première fois que j'agis *normalement* avec lui. Mais si je veux que notre relation aille de l'avant, je dois moi aussi avancer mes pions.

« Avant de me mettre à votre service, Maître, j'ai passé un concours de médecine. J'ai eu les résultats aujourd'hui, et j'ai été reçue. Je dois donc vous informer que je vais devoir alléger mes fonctions ici, pour pouvoir travailler en tant que médecin la journée. Évidemment, je souhaite rester avec vous ; mais il faudra que nous embauchions une nourrice pour s'occuper d'Amanda pendant que je serai au travail. Il faudrait évidemment que nous parlions de nos envies futures, en ce qui concerne les enfants, le travail, tout, quoi ! Mais pour cela, je pense qu'il vaudrait mieux attendre que votre invitée soit partie. Qu'en pensez-vous ? Enfin, je pense que maintenant, on peut se tutoyer... » Je glisse cette dernière phrase avec un clin d'oeil.

Adam accueille mon soliloque avec un grand éclat de rire. Il fait volte-face, rouvre la porte, et s'apprête à s'en aller ; mais, stupéfaite, je l'interpelle.

« Adam ! »

Il se fige, se retourne, et revient vers moi. Il m'attrape par la gorge, et colle son front contre le mien. Son ton menaçant, ses bras puissants, son corps si proche du mien, me donnent immédiatement des idées lubriques. J'ignore complètement ses mots, pour ne penser qu'au moment où, enfin, il posera ses lèvres sur les miennes.

Pourtant, il me repose au sol, et s'en va.

Qu'est-ce qu'il a dit ? Aucune idée. Je pense qu'il s'agissait dans les grandes lignes de me faire patienter. C'est normal, ce n'est qu'un homme, et ils ont peur de l'engagement. En plus, dans ce monde de riches et d'enfants gâtés, qu'est-ce que cela doit être ! Je n'ai évidemment pas choisi le parti le plus simple. Mais le hasard de notre rencontre fera bien ma richesse émotionnelle et ma fortune matérielle. Je prendrai donc le temps qu'il faudra.

Je passe ainsi sagement la soirée à servir boissons, repas et *tutti quanti* pour Adam et celle que je suppose désormais être son associée, ou une quelconque collègue de travail. Il me semble qu'ils sont très proches, mais ils sont très alcoolisés. Elle ne pourra probablement pas rentrer chez elle ce soir, mais je ne m'inquiète pas : il y a assez de chambres dans cette maison pour loger tout le village voisin.

Vers une heure du matin, Adam me remercie. Je tire ma révérence avec soulagement : je n'en pouvais plus de les regarder boire et de les écouter discuter de banalités aussi insipides. Je vais me changer en me demandant comment je parviendrai à passer une vie auprès d'un mari s'il ne sait parler que de choses aussi ennuyeuses que de la bourse, de la mode et de la géopolitique.

Avant de m'endormir, je jette un regard au petit salon : toutes les lumières sont éteintes. Ils ont dû aller se coucher bien vite après mon départ ; Adam ne devait sans doute rester éveillé que pour le plaisir de me voir : je l'ai encore surpris plusieurs fois en train de loucher sur mes jambes.

Je me réveille après une courte sieste. J'entends des bruits. Ils proviennent de la chambre d'Adam. Quelque chose tape contre le mur. J'entends sa voix qui s'élève. Il semble en colère.

Sans faire de bruit, je me glisse hors de mes quartiers par la baie vitrée, et observe les siens depuis le jardin. Je reste stupéfaite. Croyant avoir mal vu, je me frotte les yeux, m'accroupis et m'approche. J'espionne depuis le fourré le plus proche de sa fenêtre. Le matin lorsqu'il fait son sport et sa toilette, je ne peux pas me cacher là : avec la lumière du jour, il ne me verrait que trop bien. Mais de nuit, je suis invisible. Eux, par contre, ne le sont pas du tout.

Le clair de lune éclaire les deux corps qui s'emmêlent sur l'immense lit de la suite d'Adam. Mon *maître* est à genoux sur son lit, face au mur, tous ses muscles contractés brillent sous le clair de lune. Devant lui, les mains et le visage plaqué contre le papier peint, la blonde absorbe les coups de reins qu'il lui assène.

Ils ne restent pas en place une seconde : un instant il enroule sa main dans ses cheveux, et la redresse vers lui en ramenant son bras ; il lui plonge ensuite le visage dans les oreillers, et attrape les fesses charnues qui se présentent à lui ; il lui donne quelques claques avant de s'allonger complètement sur elle, la faisant disparaître sous son corps massif ; sans doute en manque d'air, elle roule sur lui, conservant toujours le gros sexe en elle, et il s'agite par dessous avec autant d'aisance que si elle n'était pas là ; puis elle se redresse, et s'assoit sur lui, s'accroupissant et se soulevant à un rythme fou ; et, d'un coup, l'attrapant par les hanches, il la fait coulisser sur lui, si bien qu'il se retrouve avec son amande au dessus de la bouche, et elle, la gorge pleine. Alors, en la maintenant ainsi serrée contre son torse, il se lève, et enfouit sa tête entre les cuisses, tandis qu'il donne de généreux coups de bassin qui propulsent la tête de la blonde en arrière, dans une tempête dorée qui tournoie autour d'elle. Il s'approche alors du mur, et la coince entre eux ; la tête ne peut plus reculer, et il frappe son sexe contre la cloison en passant par elle.

Je les regarde faire pendant plusieurs heures. Je découvre qu'Adam aime faire l'amour, et pas qu'un peu. Plusieurs fois il jouit ; puis, ils fument une cigarette ensemble, discutent un peu, et recommencent. Il se montre parfois tendre et affectueux, parfois plus brutal et bestial ; mais jamais il ne se comporte avec elle comme avec moi.

Dès l'instant où je pose les yeux sur leur spectacle, la jalousie me gagne de nouveau : je crois, ou plutôt, je vois qu'il me trompe, qu'il mène une double vie, qu'il renonce à moi. Mais finalement, plus je les vois faire, plus je comprends qu'en réalité, ce n'est qu'une aventure ; il ne fait pas avec elle ce qu'il me fait à moi, assurément parce qu'il ne tient pas particulièrement à elle. Moi, j'habite chez lui ; il ne peut pas me traiter comme un coup d'un soir, bien au contraire. Il se doit d'établir une relation à long terme, et pour cela, il se fait violence. Je réalise qu'il se force à se

refuser à moi, pour faire durer le plaisir.

Finalement, je l'admire, et observe leurs ébats avec passion. Je ressens ce qu'il lui fait, et je l'envie ; mais je sais qu'il m'en fera bien davantage avec moi lorsque le temps viendra, et je la plains de ne jamais pouvoir espérer le connaître vraiment.

Lorsqu'enfin, au petit matin, ils s'endorment, je vais préparer le petit déjeuner. Je n'ai pas fermé l'oeil de la nuit.

Chapitre 13

Les jours qui suivent, je suis de plus en plus à cran. Adam, qui me refuse l'orgasme depuis quelques temps, ne m'octroie même plus nos séances habituelles dans le bureau. Tous les jours, il part travailler, tous les soirs, il rentre avec cette blonde, et lui fait l'amour toute la nuit.

Au début, je pensais qu'il voulait simplement soulager la pression de notre relation, et prendre un peu de bon temps avant de se ranger définitivement. Mais cette nuit, alors qu'il la prend contre la baie vitrée, je croise son regard. Je sais qu'il me voit, et je comprends : il le fait pour me rendre jalouse.

Depuis le début, il s'évertue à me faire souffrir autant qu'il le peut, de toutes les manières possibles. C'est son *kink* : il aime être un mâle dominant, et soumettre ce qu'il aime. Il exacerbe son pouvoir sur moi, et jouit de me savoir si plate à ses pieds. Elle, ce n'est qu'une femme de passage ; mais avec moi, il se montre sous son véritable jour, et me révèle ses penchants les plus inavouables. Quand il la saute comme ça, sous mes yeux, ce n'est pas grâce à elle qu'il jouit, mais bien grâce au regard qu'il pose sur mes yeux embués, témoins de la jalousie qui me dévore.

J'en suis flattée, même si je dois admettre que je ne serais pas contre une romance classique ; ou au moins, un peu plus classique que la nôtre. Je ne me l'admets qu'à demi-mot ; c'est à peine si j'ose m'admettre que nous vivons une histoire. Je n'en ai même pas parlé à mes parents.

Je ne pensais pas me retrouver dans une telle aventure. Je n'affectionne pas la présence des enfants, et Amanda ne fait pas exception ; mais j'ai trouvé ici bien plus que ce que j'étais venue chercher. C'est la raison qui me retient, qui me donne envie de rester là plus longtemps, pour toujours peut-être.

Et pourtant, tout me dit de partir. Pourquoi cela m'est-il si agréable de souffrir ? Il me maltraite, m'ignore, m'humilie, me ridiculise, me nargue, me soumet, m'avilie ; et j'en redemande. Pourquoi ma souffrance ne guide-t-elle pas mes pas vers la sortie ? J'aimerais qu'il me donne ce que je veux, mais s'il me le donnait, serais-je tant attachée à lui que je le suis maintenant ?

Chapitre 14

Les jours passent dans cette hésitation, et je me perds en réflexions, m'enterre dans la folie. Incapable de lui faire face à nouveau, et d'ouvrir mon cœur en prenant le dangereux risque qu'il le piétine, je décide de lui écrire une lettre. Je cache mes aveux sous une apparence formelle, que je parsème de tournures ampoulées ; un « convenu dans le cadre de mes fonctions » par-ci, un « veuillez agréer » par-là, au sein desquelles je le supplie de façon dissimulée de bien vouloir m'accorder un orgasme.

Je dépose la lettre sur son bureau en son absence, et attends impatiemment son retour pour qu'il me lise, me réponde, et me comble. Il rentre bien après mon coucher, et à mon réveil le lendemain matin, je trouve une enveloppe cachetée à l'endroit où j'ai pour habitude de l'observer en cachette. Je l'ouvre avec avidité, et y trouve une réponse à mon courrier.

Son papier est tout aussi protocolaire que le mien, et chargé d'indications, de procédures et de méthodes à suivre afin d'organiser notre prochain *entretien*. Moi qui recherchais davantage de spontanéité, de simplicité, je suis déçue ; mais, trop heureuse d'avoir enfin un espoir vers lequel tendre, je serre la lettre contre mon cœur, et l'épie lors de sa préparation matinale avec un sourire satisfait.

Le lendemain soir, à l'heure de notre entrevue, je me suis préparée telle qu'il l'a exigé. Je suis dans son bureau, entièrement nue, à genoux face à la porte, les yeux bandés, la bouche ouverte.

Il est vingt heures, Amanda est déjà couchée, et lui n'est pas encore rentré ; mais je garde tout de même la bouche béante : depuis le début, et même si je n'en ai jamais eu la preuve, je suis convaincue que ce bureau est truffé d'appareil hi-tech, et sans doute d'une caméra qui observe en permanence ce qu'il s'y passe. Je me convaincs que, si je me permets ne serait-ce que de fermer la bouche une minute, il le verra, et ne viendra pas.

Le temps s'écoule lentement.

Après un moment, la porte s'ouvre. Je sursaute : je n'ai pas entendu sa voiture arriver. La peur

m'envahit ; si Amanda, ou monsieur Peacock me voyait ainsi...

Mais je reste immobile, et me tais. Je m'en voudrais de contrarier Adam à peine arrivé. Je sens sa présence à côté de moi, j'entends ses pas sur le tapis, je sens l'air glisser sur ma peau alors qu'il me frôle. Je ne peux qu'imaginer son regard sur moi, son sourire malsain de dominant, et je suis déjà tremblante d'excitation.

Je sens enfin quelque chose glisser sur ma peau, d'une épaule à l'autre. Ce ne sont pas ses mains, il ne me touche jamais. Ma poitrine se soulève, et je retiens ma respiration jusqu'à la prochaine caresse, mais j'ai un hoquet lorsque je sens un claquement sur mon sein droit. À l'endroit où ma peau me brûle, je devine une sorte de cravache de cuir qui m'a giflée la peau. Je suis surprise ; Adam n'a jamais fait autre chose que de me donner des ordres. Là, depuis qu'il est entré, il ne m'a pas adressé la parole.

Je me laisse faire. Tout cela m'excite beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'a pas approchée depuis longtemps. J'endure ses coups avec satisfaction, la bouche toujours ouverte ; j'ai essayé de la fermer, mais une intense série de claques m'a rapidement rappelée à l'ordre.

Adam me guide ainsi ; et, à force de fessées, m'amène à adopter certaines positions étranges. Je sens de la corde glisser sur ma peau, mes membres se figent, mes mouvements se réduisent ; finalement, après quelques minutes, je me retrouve complètement immobilisée, et ne reçois plus aucun coup. Quelques chose de métallique est placé dans ma bouche, et m'empêche de la fermer. J'entends des bruits de mécanismes, et je sens les liens se resserrer autour de mes membres ; dans le même temps, le sol se dérobe sous mes pieds, et il me semble que je flotte dans les airs.

C'est alors que j'entends à nouveau la porte, puis, plus rien.

Toujours aveuglée par ce bandeau que j'ai moi-même placé, je ne sais rien de ce qui m'entoure ; mais je me doute qu'Adam m'a abandonnée là pour son plus grand plaisir. Je patiente ainsi quelques minutes, laissant mon esprit divaguer à toutes ces sensations qu'il me tarde de ressentir alors que mes cuisses sont maintenue écartées à leur maximum, et l'envie qui m'envahit dégouline sur le tapis.

C'est alors que j'entends la voiture d'Adam. Je ne l'entends pas partir, non ; je l'entends arriver.

Chapitre 15

Qui m'a harnachée ainsi ? Qui vient de me cravacher, de me regarder, de m'attacher ? Je me fige, me glace, et imagine. Et si c'était monsieur Peacock ? Le dégoût et l'angoisse m'envahissent. Je tente de défaire les liens qui me maintiennent immobile, de me débattre, mais rien n'y fait. Je ne peux pas me déplacer, je ne sens pas le sol sous mon corps, j'ai même du mal de sentir la gravité : les liens qui me ligotent sont si serrés qu'ils me lacèrent tout la peau.

La voiture se gare. J'entends la porte d'entrée. Des voix, puis le silence. La porte du bureau s'ouvre à nouveau.

Je ne sais que dire, que faire. Je suis prise au piège, et ne peux qu'espérer que, cette fois-ci, ce soit réellement Adam qui soit entré.

De nouveaux coups fendent l'air. Ma peau se contracte, et je devine qu'elle rougit. Ceux-là sont bien plus forts. Une dizaine, une vingtaine, une trentaine. J'en reçois sur tout mon corps. Mon dos, mon ventre, mon visage, mes jambes, mes seins, mon sexe. Je ne peux toujours pas fermer la bouche, et j'y reçois régulièrement des salves intenses qui me brûle les joues et les lèvres. Je sens ma bave s'échapper en long filets, mais je ne peux y remédier.

Enfin, après une grosse raclée concentrée entre mes cuisses, je sens quelque chose s'introduire en moi. Je suis émerveillée, et déjà presque au bord de l'orgasme. J'attendais cela depuis si longtemps.

Je sens des mains sur mon corps, qui ajustent ma position. C'est la première fois qu'Adam me touche depuis ce jour où j'ai voulu démissionner. Je brûle de désir.

Je sens son sexe me labourer. Il est très long, très raide ; il entre et sort de moi avec une rigueur militaire, sans un bruit. Seuls mes gémissements emplissent la pièce.

Très vite, je sens quelque chose me titiller l'anus. Un doigt peut-être. Non, c'est plus gros. Bien plus gros. Il me semble sentir un deuxième sexe qui force l'entrée. Je gémiss. Je crie. Il entre quand même.

Je ne peux m'empêcher de geindre. Les deux manches entrent et sortent de moi, complètement désynchronisés. Celui qui assaille mon vagin est rapide et fébrile ; l'autre est lent et intense. Ils sont parfaitement parallèles, et je n'arrive pas à comprendre ce qu'il se passe derrière moi. Je tente de me débattre, mais en vain : les liens qui m'enserrent sont irrémédiables.

Alors que je râle, bouche grande ouverte, l'outil métallique se retire, est un manche tente de prendre sa place. Si Adam est derrière moi, à s'affairer je ne sais comment entre mes cuisses, il ne peut être devant. Je panique. Je ne peux détourner la tête, mais peux désormais fermer mes lèvres. Nouvelle salve de coups. Je tiens bon ; mais le manche aussi. Il percute mes lèvres et mes dents avec ardeur, il me fait mal, et je finis par ouvrir mes lèvres. Il s'enfonce profondément en moi. Trop rapidement, trop profondément.

Je n'en peux plus. Je ne veux pas me laisser faire. Je veux savoir ce qu'il se passe. Puisque mes cris sont vains, je décide de passer à la manière forte : je mords. Fort.

Je m'attends à un hurlement déchirant, une gifle puissante, n'importe quoi ; mais rien ne vient. Je croque de toutes mes forces, mais sous mes dents, une résistance incroyable : c'est comme mordre dans... du silicone. Je commence à comprendre.

Je ne me doute que trop bien désormais de ce que cache ce rythme incessant, carré, mécanique. Je gémis lamentablement, mais je devine bien que je suis seule.

Je force sur mon cou de toutes mes forces, et parviens à légèrement abaisser mon visage ; le manche qui m'assaille frotte légèrement contre ma joue, ce qui décale un peu mon bandeau. Un rayon de lumière filtre en dessous.

Je relève alors la tête autant que je le peux, et aperçois Adam, assis sur un fauteuil dans un coin de la pièce, avec sa blonde sur les genoux, qui me regardent. À côté d'eux, Monsieur Peacock se tient droit, une cravache à la main. Adam lui fait un signe, et je le vois s'approcher. Il remet mon bandeau en place, et m'assaille à nouveau.

Chapitre 16

Lorsque tout ceci fut enfin terminé, j'ai claqué définitivement la porte d'Adam. J'ai juré que plus jamais je ne mettrai les pieds chez lui, que ce qu'il m'avait fait était impardonnable, que je pourrais porter plainte contre lui si je le voulais. Il a rit, et a demandé à Monsieur Peacock de me raccompagner à l'aéroport. En réalité, j'étais surtout triste qu'une fois de plus, il ait été si près de moi, mais qu'il ne m'ait pas touchée.

Je suis partie dans le Minnesota. Un camarade de classe, lui aussi fraîchement diplômé — mais avec une moins bonne mention que la mienne, cela va sans dire — m'a proposé d'emménager avec lui, pour partager les frais, et j'ai accepté. Cela n'est que temporaire, bien sûr ; tout juste le temps pour moi de me faire une petite renommée, et d'avoir une rentrée d'argent assez importante et régulière pour me prendre un bel appartement, dans lequel j'installerai mon cabinet personnel.

Mais voilà, cela fait plus d'un an maintenant, et mes maigres rentrées d'argent me permettent à peine de payer le loyer, et je dois souvent quémander auprès de mes parents ou de mon coloc de quoi manger. Les patients ne se bousculent pas à ma porte, contrairement à ce que je croyais ; et même si Minneapolis est une grande ville, les riches n'y sont pas en grand nombre. Ou pas dans mon cabinet, en tous cas.

J'accuse mon coloc d'avoir choisi une ville aussi pourrie pour s'installer ; j'accuse la ville d'être si pourrie qu'elle en a attiré mon coloc. Ils se sont bien trouvés, ces deux-là ; voilà ce que je me dis tous les matins en arrivant dans mon cabinet miteux que je sous-loue auprès d'un professeur bientôt à la retraite.

Les premières heures de ma journée sont ainsi occupées à médire ce coloc, cette ville, ces confrères pitoyables, mes parents ; mais il reste encore bien d'heures dans ma journée à occuper. Alors, mon esprit divague, et je repense à Adam.

J'y pense tous les jours.

J'oublie peu à peu cette dernière soirée, qui finit par se teinter de ce reflet sépia qu'adoptent tous

les vieux souvenirs, et je me demande pourquoi je n'ai pas profité de cet instant tant que je le pouvais. Ma place, mon avenir, ma vie ; tout était garanti à ses côtés, et je suis partie sans même lui laisser l'opportunité de s'expliquer. Peut-être tout cela n'était-il pas aussi grave que j'avais pu le croire. Sans doute, même.

J'étais partie, et ce regret se vissait dans mon cerveau avec ardeur. C'était moi qui était partie, et je ne pouvais pas espérer qu'il me courre après. J'avais réclamé plus, j'ai eu plus, et je suis partie, bêtement. Je pourrais revenir vers lui, le contacter au moins ; mais j'ai trop d'égo pour cela. S'il me rejetait à nouveau, après douze mois de déprime dans cette triste vie aux jours tous plus gris les uns que les autres, je ne m'en remettrais pas.

Je m'en remets au destin ; et ce soir, le destin m'a entendu.

Chapitre 17

Je rentre chez moi, un peu plus tard qu'à l'habitude. Lassée de ma routine habituelle, je décide de repousser les tâches ménagères que je gère pour deux, et prends une route un peu plus longue pour rentrer. Je passe par le parc Saint-Louis, et repense avec apathie à ce jour où j'ai pris l'avion pour la Californie. L'atmosphère est morne, et les quelques golfeurs que j'aperçois au loin me dépriment encore davantage. J'aurais clairement mieux fait de ne jamais partir de là-bas.

J'arrive devant la porte de mon appartement au coucher du soleil. Au moment d'entrer, j'entends des voix à l'intérieur. La main sur la poignée, je m'immobilise, et tends l'oreille. Les sons sont étouffés par l'épaisse porte sécurisée, mais je tressaille alors que je crois reconnaître la voix d'Adam.

Cela fait plus d'un an, mais son timbre grave et rauque, parfaitement monocorde et lancinant, est reconnaissable entre tous.

Lorsque je me sens seule la nuit, j'entends encore cette voix, et la voilà qui résonne dans mon petit appartement. Je ne peux y croire ; ce doit être quelqu'un dont la voix lui ressemble, voilà tout. Je suis tout de même surprise que mon coloc ait invité quelqu'un sans me prévenir, cela n'était encore jamais arrivé.

Alors que j'ouvre enfin la porte, je me fais la promesse de coucher avec celui qui se trouvera là : les yeux fermés, j'aurai l'impression d'être avec Adam, et cela me suffira. Après un an de désert sexuel, c'est l'occasion idéale.

En refermant la porte, je me vois dans le miroir du hall de l'immeuble. Je secoue mes cheveux pour leur donner du volume, et déboutonne un peu mon chemisier. Je me sens relativement confiante lorsque je claque la porte ; mais au moment où je pose les yeux sur notre invité, je manque de m'évanouir.

C'est vraiment lui. Adam Hemworth est là, confortablement installé sur notre canapé.

Même s'il contraste fortement avec la décoration sommaire et sale de ce petit appartement

étudiant, il semble posséder les lieux. Il ne me regarde pas immédiatement à mon arrivée, plongé dans sa conversation avec mon coloc, et ils semblent passionnés par ce qu'il se disent. Je reste pétrifiée lorsqu'il pose enfin ses yeux électriques sur moi.

Nous discutons dans le salon tous les trois pendant une petite heure. Cette situation est ubuesque. Rien de ce que je dis n'a de sens. Je les écoute, je les regarde, j'hallucine : la confrontation de ces deux univers me sidère.

Par dessus tout, je suis perdue dans la contemplation d'Adam. Je redécouvre son corps, son visage, ses mimiques lorsqu'il parle, sa façon de remettre sa crinière en arrière, ses mains larges qui s'agitent devant lui alors qu'il parle. Je ne l'ai jamais vu si naturel, si près de moi, si accessible. Beaucoup de ses traits me sont encore inconnus ; tout ce que j'avais appris de lui, je ne l'ai pas oublié, mais il ne m'en avait donné que très peu, et j'en apprendrais davantage sur lui en une heure ici qu'en plusieurs mois chez lui.

Est-ce que nous parlons politique ou jardinage ? Mode ou littérature ? Aucune idée. Mon cerveau n'arrive pas à se concentrer.

Finalement, alors que mon coloc part dans une envolée lyrique extatique que j'entends à peine, Adam l'arrête, se tourne vers moi, et suggère que nous allions discuter ensemble, seuls à seuls. Un blanc s'installe, un léger malaise, une tension.

Tel un automate, je me lève, et l'invite à me suivre. Mon coloc nous regarde, à la fois déçu et narquois.

Je me tiens collée au chambranle pour laisser Adam entrer dans ma chambre. Son corps me frôle, et mes sens s'éveillent. Après être tombée dans un profond coma en arrivant dans l'appartement, ce léger contact agit sur moi comme un défibrillateur chargé à pleine puissance. Je retombe lourdement sur Terre, une gifle de réalité me claque en pleine face, et je prends pleinement conscience de ce qu'il est en train de se passer.

Alors qu'Adam, amusé, observe mes effets personnels, je jette un dernier regard vers mon coloc,

toujours assis à sa place. Il me fait un signe très déplacé qui me fait immédiatement rougir. Inquiète qu'il ne le surprenne, je vérifie qu'Adam n'en voit rien ; heureusement, il est toujours de dos et penché en avant sur mon bureau, absorbé par les cours que j'ai laissé traîner là.

Je fronce les sourcils en direction de mon coloc qui, poing fermé devant sa bouche, frappe sa langue à l'intérieur de sa joue tout en mimant un geste de va-et-vient. Il glousse bêtement, et je referme la porte derrière moi.

Chapitre 18

Je m'assois sur mon lit, et lui fais signe de s'installer en face de moi, sur ma chaise de bureau. Celle-ci, comme tout ce que je possède et qui meuble la pièce, est de récupération : simple, sommaire, usée ; bref, loin de tout ce qu'il connaît.

Mais il n'y prête pas attention. Il s'exécute, et plonge ses yeux dans les miens. Un long silence s'installe.

Je suis troublée, mais ne flanche pas. Je le dévisage avec curiosité ; enfin, je peux le voir. Pas du coin de l'oeil, pas cachée, pas alors qu'il est occupé et inconscient de ma présence. Non. Je le regarde, et il me regarde.

L'espace est exigüe, une poignée de centimètres à peine séparent mon lit de mon bureau, et nos genoux s'entrechoquent alors qu'il s'installe plus confortablement. Il s'immobilise, et je me replace moi aussi, pour faire perdurer ce contact. Il sourit, je rougis, et nous nous jaugeons. Il place ses mains sur mes cuisses.

Il est penché vers moi, et reste stoïque. Nous continuons de nous observer, d'encore plus près. Je vois son torse se soulever à chaque respiration, et en capte le souffle presque imperceptible qui vient mourir sur ma peau. Je n'ai jamais fixé quelqu'un pendant aussi longtemps. Il paraît qu'il suffit de regarder une personne, sans parler, pendant quelques minutes, pour en tomber amoureux ; cela aurait pu m'arriver si ce n'était pas déjà le cas.

Sans même que nous nous en rendions compte, nos corps s'attirent, et nous nous rapprochons lentement. Je m'en aperçois seulement lorsque je ne parviens plus à voir son visage tout entier. Mes yeux, rivés sur ses lèvres entrouvertes, envoient des informations contradictoires à mon cerveau en ébullition.

Dois-je vraiment lui rendre la tâche si facile ? Alors, c'est comme ça : il arrive ici, après un an de silence, et je me donne à lui sans effort ? Voilà bien l'arrogance des gens de son monde.

Je me recule légèrement, pour prendre le temps de réfléchir. Je veux qu'il rame comme j'ai ramé ;

pas question que je me laisse avoir aussi facilement.

Il trahit une légère impatience en se mordant les lèvres. Voir ainsi cette bouche, si désirable, me fait instantanément oublier mon caprice : pourquoi me priverais-je d'un plaisir si accessible ? Je plonge mon visage en avant, et l'embrasse.

Il sent bon, embrasse extrêmement bien, et cet instant fait disparaître toute notre histoire. Je ne connais plus rien de cet homme aux baisers si doux. Ce n'est plus celui que j'ai connu si pédant, impétueux, tempêtueux même ; celui qui laisse sa langue paresseuse glisser sur la mienne ne peut être celui qui me grondait lorsque je ne l'appelais pas « Maître ».

Il remonte l'une de ses mains toujours abandonnées sur mes cuisses, et attrape délicatement mon menton. Il me contrôle ainsi du bout des doigts, et me tord le cou d'un simple pincement. Il me guide tout en mordillant mes lèvres, et je me laisse aller ; la tête renversée en arrière, son visage au dessus du mien, je savoure son emprise.

Il abandonne ma bouche pour glisser dans mon cou. Le visage toujours relevé, je sens ses baisers se poser ça et là, au creux de mon lobe, à la lisière de ma nuque, et plus bas, à l'aube de mon torse, en route vers mes épaules, jusqu'à l'orée de mes seins.

Nous sommes toujours assis face à face lorsque la partie supérieure de ma combinaison s'enroule sur mes hanches et qu'il enfouit son visage dans ma poitrine. Ses mains en coupe accueillent ma chair tendre, et il la masse doucement ; son profil disparaît et réapparaît au rythme de ses caresses et à mesure qu'il se plonge en elle.

Le temps est suspendu, mais alors que sa langue s'échappe et s'approche de mon aréole, mon bassin s'embrase, et je glisse ma main dans ses longs cheveux. Le cuir soyeux qui glisse entre mes doigts contraste avec les picotements engendrés par ses dents acérées sur mes tétons. Ni trop doux, ni trop intense ; je les sens rouler dans sa salive, et durcir d'envie.

Nous sommes toujours assis l'un face à l'autre, mais, malgré notre proximité, je ne supporte plus son éloignement. Je m'approche, jambes écartées, et le chevauche : c'est désormais lui qui, le

visage en arrière, se retrouve guidé par les mouvements de ma poitrine. Je me soulève, et l'étouffe de ma chair plongée dans sa bouche ; je me rassois, et je sens entre mes cuisses qu'il a envie de plus.

Je me soulève de moins en moins, et me frotte davantage ; j'ondule mon bassin sur ses cuisses, et, à travers le tissu, nos intimités s'échauffent. Je suis trempée, et mes sous-vêtements en portent la trace, mais le bas de ma combinaison conserve ma pudeur ; lui, à l'inverse, ne peut rien me cacher. Alors que je m'agite et le surexcite, il me serre contre lui : ma poitrine s'écrase dans son cou, mes hanches se roidissent autour de son engin, et il plonge ses mains sous le tissu, empoignant fermement mes fesses.

C'est à nouveau lui qui me maîtrise ; il m'agite d'avant en arrière, et se sert de moi pour se faire du bien ; je ne suis que l'intermédiaire, et j'exulte.

Nous restons ainsi un moment, brûlants de désir, mais incapables de nous séparer pour y accéder. Finalement, il me soulève délicatement, sans altérer ma position, et me repose ainsi sur le lit.

Tout en m'embrassant, je sens qu'il fait glisser ma combinaison plus bas encore, et j'entends qu'elle tombe au sol. Ses baisers deviennent alors plus appuyés, et mon visage bascule à nouveau ; il descend dans mon cou, et me pousse encore davantage ; alors qu'il dépasse ma poitrine, je suis complètement renversée sur le lit. Puis, il embrasse mon ventre, et je sens la tension s'accroître sur l'élastique de mon string.

Celui-ci disparaît bientôt, mais il me préserve encore : alors que ses doigts se promènent entre mes cuisses, ses lèvres glissent sur mes hanches et au creux de mes reins.

La pulpe de ses doigts découvre l'excitation que je ne cachais plus ; il s'en imbibe, et l'étale tout autour de mon sexe. Comme pour le laver, il y plonge doucement un doigt, qu'il ressort aussitôt, et qu'il promène entre les plis de mon intimité. De son pouce, qu'il trempe abondamment dans ma fontaine, il caresse tranquillement mon clitoris gonflé. Ses gestes apaisent la tension, mais lorsque sa bouche s'y pose finalement, celle-ci remonte en flèche.

Les yeux fermés, je tente de percevoir ce qu'il me fait, mais ses gestes experts se mélangent et se confondent ; un doigt me pénètre lentement, quelque chose me titille autour, il me lape goulûment ; le doigt en moi décrit une vrille, un autre le remplace, je reçois des baisers sur les cuisses ; je ne sais plus où j'en suis. Je relève la tête, avide d'apprendre de lui et déjà anxieuse de ne plus pouvoir me passer de ces sensations, mais mes yeux ne m'apprennent rien. Je laisse retomber ma tête sur le matelas, et m'abandonne simplement à ces plaisirs.

La nuit est complètement tombée, et j'ai le sentiment que le soleil attendra notre signal avant de reprendre sa course. Rien ne se passera plus dans le monde tant que nous ne l'aurons pas décidé. Rien ne pourrait briser ce lien qui nous unit. C'est plus fort que tout ce que j'aurais pu imaginer. L'orgasme me guette déjà, et je soupire d'extase.

« Tu... Tu as de quoi faire pour... Enfin, tu vois ? »

Aussi interdite par ses paroles que par le fait qu'il n'y ait plus en moi qu'un seul doigt, timide et inerte, je me redresse. Adam me regarde, ou du moins, il essaie : je sens que son excitation cause de gros dégâts dans son esprit, et il ne semble plus capable de réfléchir.

« Des capotes, vous voulez dire ? » Je regarde autour de moi, d'un œil hagard. « Euh, non, je ne crois pas.

- Ah. »

Chapitre 19

Il s'écarte de moi, et retire ce dernier doigt qui nous liait. Je sens le matelas se dérober sous mon corps, pour laisser place à un vide infini dans lequel mon excitation s'effondre.

« Mais...

– Je suis désolé », répond-il, perdu. « Je ne préfère pas ».

Je n'en crois pas mes oreilles. Il est vrai que nous n'avons jamais été si loin ensemble ; mais je refuse que cet instant s'arrête. Je pars en furie, à moitié nue, dans la chambre de mon coloc. Je fouille et retourne ses tiroirs sous ses yeux médusés ; je crois que l'espace d'un instant, il a pensé que je venais lui offrir un plan à trois. Il rit lorsque je lui explique, et me déçoit : il n'a rien pour m'aider. Je retourne dans ma chambre, avec l'espérance qu'un miracle ait eu lieu ; mais je m'aperçois qu'Adam affiche la même expression que moi. Nous nous interrogeons en silence, et comprenons bien vite que nos espoirs sont vains. Je me rassois en face de lui, dépitée.

« Fais chier ! » Je m'étale sur le lit, croise mes bras sur mon visage, et, soudainement plongée dans le noir, mon esprit tente de toutes ses forces de revenir dans le temps ; juste quelques heures, de quoi acheter une boîte de préservatifs avant de rentrer à la maison.

Je me revois marcher sur les bords du parc. Je n'avais aucune idée que j'en serais là quelques heures plus tard. Je me remémore mon trajet, de mon cabinet jusqu'à l'appartement, comptant les supermarchés et pharmacies que j'ai croisés sur la route sans même y prêter attention. J'en oublierais presque la présence d'Adam, mais je sens à nouveau ses caresses sur mon corps.

« Qu'est-ce que...

– On ne fait rien de mal. Tu m'excites comme ça. »

Et le voilà qui reprend ses caresses. Je me laisse faire lascivement ; après tout, je pourrais peut-être obtenir ainsi l'orgasme qu'il me doit depuis si longtemps. Tant pis pour lui, s'il ne veut pas de moi ; moi, je n'ai rien demandé à personne. S'il s'introduit chez moi sans prévenir, qu'il s'introduise en moi sans rechigner.

Quelques minutes de ses caresses me font oublier les raisons de sa retenue. Je l'appelle à moi langoureusement, et le supplie de m'en donner davantage ; mais il s'y refuse à nouveau. Je me redresse, et le caresse à mon tour. Sa trique est prête à exploser, cela fait plus d'une heure qu'il bande sans discontinuer, et qu'il ne fait rien pour s'apaiser. Je défais son pantalon, et m'attèle à le soulager un peu. Immédiatement, un râlement guttural lui échappe et fait trembler la chambre ; je comprends bien qu'il se fait violence, et que ses actes ne reflètent pas ses envies.

Après un long moment passé à masser son membre avec l'infructueux objectif de l'assouplir un peu, je tente à nouveau de le faire fléchir psychologiquement. Je le chevauche, mais cette fois-ci, nos sexe se touchent, se réjouissent l'un contre l'autre, et se frictionnent avec ardeur. Les abords moites de mon conduit arrosent son gland pulpeux qui s'imprègne de mon désir, et, innocemment, je le lui transmet avec abondance ; mais à nouveau, alors que sa protubérance est bien en place pour s'enfourailler, il me repousse encore une fois.

Les effets de l'ivresse, quelle qu'elle soit, peuvent grandement varier selon les cas ; et à cet instant, j'ai l'alcool mauvais. Si j'étais dans un bar, je me serais sans doute battue comme un cowboy, à briser verres, tables et miroiteries. Là, je me renfrogne, m'emporte, et m'éloigne. *Ah oui, tu ne veux pas de moi ? Très bien.*

Je me rhabille afin de clore sèchement cette entrevue. Je tiens à ce qu'il comprenne à côté de quoi il passe, et procède à un strip-tease inversé savamment mené. Il me regarde, contrarié et déconfit, réajuster ma belle combinaison moulante qu'il avait pris tant de plaisir à retirer. En remettant mes chaussures, je lui présente mes fesses sans détour, tout en prenant soin de me cambrer autant que possible. Il salive, je jubile.

Je quitte ma chambre, et avance d'un pas décidé à travers le couloir. J'ouvre la porte d'entrée, et l'invite à s'en aller. Il s'avance, mais s'arrête à mon niveau. L'espace entre les murs nous astreint à une nouvelle promiscuité, et je sens une dernière fois la chaleur de son corps contre le mien. Je m'enivre à nouveau ; il paraît que c'est le meilleur moyen de se remettre les idées en place après une gueule de bois. Alors, je m'abreuve à ses lèvres, et son baiser est plus doux que jamais. Sans

doute parce que nous savons que c'est le dernier.

Nous le laissons durer, incapables que nous sommes de nous quitter. Plus les secondes passent, plus il s'emporte. Il prend appui contre le mur derrière moi, et je le savoure de tout mon saoul. Il devient furieux. Il passe ses mains dans mes cheveux, enroule ses bras autour de mon buste, de mes fesses, me serre contre lui de toutes ses forces. Je sens cette barre contre mon ventre, et il râle dans mon cou alors qu'il me presse contre lui.

Et puis, il craque.

Il me retourne sans ménagement, descend d'un geste la petite fermeture éclair de ma combinaison, et la fait tomber à mes pieds, embarquant avec elle mon string. Je suis nue devant lui, et me trémousse alors que j'entends la boucle de sa ceinture qui s'agite. Je me plais à le narguer, mais en moins d'une seconde, une main plaquée dans le haut de mon dos m'écrase le visage et les épaules contre le mur, alors qu'une autre main m'attrape en bas du ventre et me tire les jambes en arrière.

Je tourne mon visage vers la porte, et, dans le miroir du couloir de l'immeuble, je découvre la scène. Il m'a cambrée au maximum, et j'ai juste le temps de voir son sexe cramoisi s'élancer avant qu'il ne disparaisse, et que je le sente entrer en moi tout de go. Il éructe de plaisir, et je gémiss en chœur.

Ses principes s'envolent enfin.

Il s'enfonce jusqu'à la garde avant d'entamer une série rapide de petits coups secs. Je comprends qu'il tente d'apaiser un peu son ardeur, mais mes plaintes saccadées le surexcitent, et il ne parvient plus à s'arrêter. Il rapproche son visage du mien, pose sa main sur ma bouche, et grogne quelque chose qui devait avoir pour but de m'intimer le silence ; mais je profite d'avoir ses lèvres à portée pour les embrasser. En réponse, il me mord et râle de plus belle, me plaque à nouveau contre le mur, et je me retrouve immobilisée à le regarder me percuter dans le miroir.

Il est tellement absorbé par ce qu'il fait qu'il ne se rend pas compte que je vois tout. Ses traits

tirés, ses yeux exorbités, sa mâchoire serrée, la veine qui jaillit de son front, et toutes celles qui lézardent le long de ses bras alors qu'il se raidit à chaque coup de rein ; je ne rate aucun détail malgré mes mèches de cheveux qui rebondissent et me rayent le visage. Finalement, pour rejeter sa tignasse blonde en arrière, il balance sa tête sur le côté, et découvre enfin nos corps qui se reflètent dans le hall.

Je remarque que sa surprise ne dure pas longtemps, mais que cet angle de vue lui fait forte impression. Malgré ses mouvements bourrins, je sens son sexe palpiter en moi. Finalement, il s'immobilise une seconde, le temps de se pencher en avant, et d'attraper mes jambes. Il passe un avant-bras à l'arrière de mon genou, puis l'autre, et se redresse.

En un instant, je flotte dans les airs, jambes pliées, et il me tambourine ainsi, accroupie dans les airs devant lui, comme si je ne pesais rien. Bornés à nous regarder baiser, nous ne lâchons par le miroir des yeux, et nous régálons de ce que nous y voyons. Nos corps semblent parfaits dans la semi-obscurité ; je ne sais pas ce qui m'excite le plus. Le sien, tout contracté et saillant, que j'ai vu cent fois en pleine action sur une autre ; ou le mien, que je n'ai jamais pu observer sous cet angle, dans cette situation.

Nous passons ainsi un temps considérable. J'oublie les voisins, mon coloc, l'année passée ; je ne vis plus que pour cet instant. Les mots que je crois percevoir à travers son souffle, l'empreinte de ses doigts dans la chair de mes fesses, les baisers qu'il pose ça et là, sa bite à laquelle je ne m'habitue pas. J'ai la sensation qu'elle enfle à mesure que je me dilate, qu'elle pousse autant que je l'arrose. La situation s'envenime à cause des petits cris que je ne parviens pas à retenir, et qui lui font perdre la raison.

À un moment, alors que je suis cette fois face à lui, les jambes enroulées autour de sa taille, il me semble qu'il jouit : il est si profondément ancré en moi que je peine à respirer entre son torse et le mur, et son souffle se coupe également. Mais, alors qu'il reprend de l'air, il regarde ma peau hâlée de transpiration, mes seins qui pointent vers lui, ma cascade de cheveux en bataille qui se collent sur mon visage rougi, et il reprend à un rythme plus doux. Mes gémissements laissent

place à des murmures langoureux qui l'enjoignent à poursuivre.

« Baise-moi encore », dis-je dans un souffle. Je sens son sexe qui tremble à ces mots, et il reprend doucement ses va-et-vient. « Merci... » Ma voix plane dans les airs, et il fronce les sourcils.

– Merci qui ? »

Il s'immobilise, et place sa main sur ma gorge. Je ne réponds pas. Il resserre son étreinte, et me donne un coup de rein. Son visage se contracte, et il répète sa question. Il ne me lâche pas des yeux. Je sens son sexe se regonfler à toute vitesse. Je dégouline d'excitation, mais garde le silence.

« Merci qui ? » Il serre encore davantage, et m'assène me percute à nouveau, plusieurs fois.

« MERCI QUI ?! » Je gémiss alors qu'il m'étrangle et me saccage. Son gourdin est plus dur que jamais. Je tente de répondre, mais ma voix est inaudible. Il s'immobilise enfin, et je répète dans un murmure « Merci, Maître.

– Plus fort !

– Merci Maître !

– PLUS FORT !

– MERCI MAÎTRE ! »

Je hurle ces remerciements alors qu'il me démolit avec fureur.

Chapitre 20

Vers quatorze heures, un camion passe sous ma fenêtre, et m'extrait péniblement de mon sommeil. Je regarde autour de moi, et mets un moment à comprendre où je suis.

Cette nuit m'a transportée dans le temps, et je m'étonne de ne pas être dans cette belle bastide Californienne. Tout me ramène à Minneapolis : la décoration sommaire, le temps gris, l'exiguïté de ma chambre, la solitude.

Je me lève, pensant retrouver Adam dans le salon, mais celui-ci est désert. Je jette un œil dans la chambre de mon coloc restée entrouverte, mais elle est vide également. J'hasarde un regard vers l'entrée.

Ma combinaison est au sol, exactement à la place où elle est tombée ; et le string, aligné sur elle, et mes chaussures en dessous, ne laissent que peu de place à l'imagination. Je pourrais placer mes pieds et me rhabiller d'un coup, aussi rapidement qu'Adam m'a déshabillée.

Pas un mot de la part d'Adam. Évaporé. Je laisse tout en plan, et vais à la cuisine pour me faire un café. Je trouve la cafetière remplie, avec un mot de mon coloc : « Je pense que tu en auras bien besoin ! » accompagné d'un smiley et d'un dessin lubrique.

Je bois le café en silence, me remémorant les frasques de la veille, et je retourne me coucher. Je reçois un texto qui me réveille : « Je reviendrai bientôt. Tiens-toi prête. »

Fin

Découvrez dans les prochaines pages une autre histoire de milliardaire de mon amie Analia

Noir...

Note de l'auteur

Merci beaucoup d'avoir lu ce livre :) J'espère que vous avez aimé le lire comme j'ai adoré l'écrire.

Si vous avez passé un bon moment, pensez à [laisser une review ou un commentaire sur Amazon.fr](#) ou le site où vous l'avez téléchargé.

N'hésitez pas à prêter ce livre à vos proches, j'en serai ravie :) [C'est super simple à faire sur Kindle](#)

Vous pouvez aussi vous inscrire sur <https://eromance.fr/> pour recevoir toutes les semaines des nouvelles et romances sentimentales et érotiques GRATUITES ou à prix soldé à 0.99€.

Rendez-vous sur <https://eromance.fr/> !

Analia Noir

Dangereuses Attractions

Tome 1

Découvrez comment recevoir gratuitement deux livres par mois d'Analia Noir directement dans votre boîte mail ! C'est facile, rendez-vous à la toute fin de cet ebook ;)

Après un terrible accident qui a changé sa vie, Clara suit un programme intensif dans un centre de rééducation. C'est très dur, mais son rééducateur, le médecin orthopédique Christopher Watson, est un magnifique homme charismatique et elle tombe doucement sous son charme lors des sessions de rééducation.

Lorsque Mark Anton, un athlète triple médaillé olympique aussi sexy qu'arrogant, rejoint le centre de rééducation pour une terrible blessure, le quotidien de Clara va changer du tout au tout. Sa première rencontre avec Mark sera un désastre, et celui-ci se met en tête de détruire coûte que coûte le lien qui commençait à se créer entre Clara et le docteur Watson...

Mais que cache donc cet homme torturé et mystérieux ? Les blessures du passé peuvent-elles être guéries ? La rivalité entre deux hommes n'est-elle pas la plus destructrice ?

Chapitre 1.

Les Jeux Olympiques approchaient, et Clara y était totalement indifférente. Elle avait bien d'autres choses à penser. Elle venait enfin de s'installer en famille, avec son compagnon et l'enfant que celui-ci avait eu d'un premier mariage.

Pendant de longues années, cet homme qu'elle avait connu lors d'une formation d'artisanat était resté un simple ami, mais un ami pas comme les autres. Elle lui avait confié ses rêves et ses espoirs, elle avait pleuré sur son épaule lors de ses moments d'échec et de ses chagrins... elle avait été témoin de son mariage et marraine de ses enfants, et l'an dernier, il avait été la seule personne à ses côtés quand elle avait enterré son père, un homme abandonné de tous.

Elle avait cru qu'elle affronterait ce moment seule, car le reste de la famille ne voulait plus entendre parler de ce raté, qui vivait sous les ponts et ne savait pas aligner deux phrases cohérentes. Et pourtant, il n'avait jamais fait de mal à personne, et Clara avait beaucoup de peine pour lui. C'était un artiste, un vrai, un vagabond comme Rimbaud et Van Gogh, un musicien dont toute l'oeuvre s'était perdue dans le vent.

Tout avait été chanté aux cailloux du chemin, aux oiseaux dans les buissons et aux enfants rencontrés en route ; et à ce qu'elle en savait, rien n'avait été noté. Mais elle se rappelait d'une voix douce qui l'apaisait quand elle était petite, et elle avait conservé quelques airs dans sa mémoire.

A présent, elle les chantait au fils de son compagnon, après un terrible divorce qui donnait encore au gamin des cauchemars toutes les nuits. Jared, gardien de supermarché, travaillait de nuit, et très vite c'était elle qui était devenue la confidente du petit garçon ; elle s'était quasiment installée chez eux sans même en discuter avec son ami, et un jour, tout avait basculé.

Ils s'étaient retrouvés au lit ensemble. Il lui avait dit : Miss Hawthorne, je crois que nous venons de faire une grosse bêtise. Et ils avaient souri, en réalisant qu'ils avaient mis très longtemps à

comprendre ce que tout leur entourage avait deviné avant eux.

L'annonce de leur mise en couple n'avait étonné personne. C'était simplement une évidence qui se réalisait.

Maintenant, elle vivait avec eux pour de bon, elle avait emménagé avec armes et bagages, et elle avait ouvert une petite boutique qui ne démarrait pas trop mal. Il faisait très chaud cet été-là, les gens sortaient tard le soir, et elle avait des horaires souples, tant qu'on la laissait fermer une demi-heure en fin d'après midi pour aller chercher le petit Erik à l'école.

Elle le ramenait à l'atelier et il faisait sagement ses devoirs auprès d'elle, tandis qu'elle recevait les clients. Après des études d'ébénisterie et autres métiers du bois, elle était finalement devenue luthière et accordeuse, et elle vendait des instruments à cordes de toutes sortes. C'était une petite boutique sans prétention, peu décorée, qui sentait le bois vernis et qui respirait le travail bien fait ; les étudiants y venaient pour le plaisir, comme ils auraient fréquenté une vieille librairie sans jamais rien acheter.

Elle aimait sa nouvelle vie. Elle aimait Jared et Erik. Elle aurait voulu que son père la voie aussi heureuse, et voilà à quoi elle pensait, tandis que tout le monde autour d'elle parlait des Jeux Olympiques en cours. Distraite, elle hochait la tête avec un petit sourire, et elle se perdait dans une conversation avec un vieux professeur du conservatoire, qui ne connaissait rien du monde moderne ; Schubert et Debussy, c'était toute sa vie.

Elle regardait à peine la télévision, d'ailleurs. Quand le célèbre Mark Anton, un jeune homme très prometteur au grand sourire conquérant et au regard d'acier, fit sa terrible chute et défraya la chronique, elle ne fut pas au courant tout de suite. Miss Hawthorne était dans la lune, littéralement : elle apprenait à son petit Erik les noms des planètes et des satellites du système solaire. Elle lui promit de lui construire un mobile en bois avec chaque planète représentée sur son orbite, colorée d'après nature.

"Mais pas à l'échelle," précisa-t-elle. "Sinon, il te faudrait une chambre de la taille d'un stade de sport !"

"Il y a un sportif qui est tombé de cheval, aujourd'hui," dit le gamin, qui avait entendu cette rumeur à l'école. "Enfin, son cheval lui est tombé dessus. Dans un stade de sport, devant le monde entier ! Il va mourir, tu crois ?"

Elle était allée porter des fleurs sur la tombe de son père, le week-end précédent, et Erik n'avait plus que ce mot à la bouche : mourir. Il commençait seulement à appréhender ce que cela pouvait signifier. Clara lui caressa tendrement les cheveux.

"Non, je suis sûre qu'il va avoir les meilleurs médecins. C'est quelqu'un de très important. Et son cheval aussi, on va le soigner. Il ne faut pas t'inquiéter," assura-t-elle.

Elle ne se doutait pas qu'elle allait un jour se retrouver face à face avec ce fameux Mark, dont elle ignorait encore tout. Elle aida Erik à terminer ses devoirs, puis le vieux professeur du conservatoire refit son apparition, et ils échangèrent quelques mots au sujet d'un concert qui aurait bientôt lieu ; elle promit d'y amener Jared et Erik, pour une petite soirée paisible. Puis l'heure arriva où elle fermait boutique.

Elle fit monter Erik dans la voiture, s'assura qu'il avait bien attaché sa ceinture, et posa le cartable trop lourd à côté de son petit corps frêle. Et elle démarra, sans se méfier de rien.

Alors qu'ils remontaient la petite route de campagne pour rejoindre la maison, un camion arriva en face. Il se mit soudain à zigzaguer. En quelques secondes, l'esprit de Clara passa par toutes sortes de pensées, alors qu'elle klaxonnait précipitamment. Le conducteur était en train de s'endormir, il allait les percuter, si elle l'évitait elle allait s'écraser au milieu des arbres – trop tard. Quand le choc frontal eut lieu, elle entendit un petit cri de surprise : Erik n'avait rien vu venir.

Elle eut l'impression que son cerveau était gelé, et que tout se déroulait au ralenti. Les éclats de verre volaient tout autour de son visage, légers comme de la neige, et pourtant l'air terriblement chaud de cette fin de journée d'été affluait en une énorme vague étouffante, emplissant d'un coup le véhicule climatisé. Puis, ce fut une odeur de métal chaud, de plastique brûlé et d'essence. Elle était couchée sur l'asphalte, et quelqu'un lui parlait.

Quelqu'un lui hurlait des mots qu'elle ne comprenait pas. Une épaisse fumée la prenait à la gorge, mais sa poitrine n'arrivait pas à se soulever pour l'expulser ; il y avait un vacarme assourdissant autour d'elle, des lumières violentes... Combien de temps était-elle restée inconsciente ? On lui appliqua un masque sur le visage et on la souleva pour la placer sur une civière. Elle chercha Erik des yeux, mais elle ne vit qu'une chose : la voiture broyée.

On lui fit une injection, et elle replongea dans le néant.

Chapitre 2.

Entre deux opérations, shootée par les médicaments et par les lampes trop blanches de l'hôpital, Clara demanda qu'on prévienne Jared, pour la centième fois. Alors seulement, une infirmière lui dit, avec un mélange de sollicitude et d'agacement, que Jared ne viendrait pas.

"Il vous fait savoir qu'il a déposé vos affaires chez votre mère," ajouta-t-elle, en espérant que ce serait plus clair.

Oh mon Dieu, songea Clara. J'ai tué Erik.

Elle ne voyait pas d'autres raisons pour que son amant refuse de la revoir. Mais après quelques secondes de réflexion, l'infirmière parut vouloir se faire pardonner sa brusquerie, et ajouta : "Le petit garçon vous enverra sûrement des cartes. Il avait l'air très inquiet pour vous."

Clara resta silencieuse. Elle était trop brisée pour réagir davantage. Mais des larmes de joie et de soulagement inondèrent bientôt son visage. Erik était vivant. C'était le principal. Elle ne savait pas ce que Jared lui reprochait exactement, ce que la police, le conducteur du camion ou les médecins lui avaient dit... il avait eu peur pour son fils, sa réaction était un peu extrême, mais sans doute normale. Elle verrait cela plus tard.

Au moins, Erik était vivant. Elle sombra dans une rêverie macabre, encore sous le choc de la peur qu'elle avait eue.

Elle revit la cérémonie de l'an passé : son père enroulé dans un simple drap et descendu dans une fosse de terre, et le post-it rose fluo qu'elle tenait à la main, celui sur lequel il avait griffonné de sa main malade "quelques mots à dire sur ma tombe", en comprenant qu'il ne survivrait pas. Et elle les avait lus, d'une voix tremblante :

"Comme à la fin d'une fête on refuse du gâteau : j'ai eu trop de bonheur, donnez le reste aux autres."

Son père était un poète. Elle était fière de lui. Et elle regrettait de ne pas le lui avoir dit plus

souvent. Jared serrait sa main dans la sienne, à ce moment-là, alors que de son autre main elle serrait le post-it de toutes ses forces, de peur qu'il ne soit emporté par le vent. Et elle croyait sincèrement qu'il serait toujours là. Mais finalement, c'était lui que le vent avait emporté. À travers son inconscience, elle l'imaginait léger comme une feuille de papier, fragile comme un château de cartes, entraîné avec Erik en direction de l'horizon, sans qu'elle puisse les retenir.

Elle émergea un peu plus consciente quand elle eut traversé toutes ses opérations, et qu'on commença à baisser un peu sa dose d'antidouleurs. Un jour, elle se retrouva face à la télévision allumée. On l'avait installée dans une chambre avec une vieille dame qui avait l'habitude de cette compagnie constante, et qui dormait sans regarder.

Elle vit apparaître pour la première fois le beau visage dominateur, au charme ravageur, et avec dans son regard cette lueur inquiétante qu'elle aurait le temps d'investiguer, d'ici quelques temps : Mark Anton, l'athlète qui avait été victime d'une grave chute de cheval durant les Jeux Olympiques. On parlait d'une semaine de coma déjà... Elle réalisa que c'était arrivé le jour de son accident. Elle venait de perdre une semaine de sa vie.

Atterrée, elle sonna et attendit qu'on vienne la voir. On lui expliqua qu'elle devait rencontrer ce soir le médecin responsable du service, si elle était assez lucide pour lui parler. Mais elle n'était pas sûre de pouvoir attendre encore des heures. Elle devenait folle. Il fallait qu'elle sache !

L'infirmière s'assit à son chevet cette fois, et lui prit la main. Elle avait l'air de quelqu'un qui sait qu'il devra reconforter un parfait inconnu d'ici quelques minutes, et qui considère cela comme une corvée nécessaire.

"Qu'est-ce qu'il y a ?" demanda Clara en luttant pour former des mots articulés. Elle avait l'impression d'avoir le visage dans du coton.

Sans dire un mot, l'infirmière lui présenta un miroir.

Elle était défigurée. Une grande cicatrice lui traversait le visage de part en part, sa peau était marbrée de bleu et de jaune, gonflée et déformée, et l'un de ses yeux était complètement couvert

par un énorme bandage qui lui entourait la tête. On lui avait rasé le crâne pour recoudre une autre plaie qui courait sur sa tempe, et elle mit quelques secondes à réaliser que c'était elle qu'elle voyait ; puis quelques autres secondes à accepter cette réalité.

Elle désigna faiblement, d'une main incertaine, le reste de son corps invisible sous les draps, et cette fois l'infirmière retrouva la parole.

"Il faut que vous soyez forte, madame Hawthorne. Vous avez eu un très grave accident. L'avant de la voiture s'est complètement replié sur vous, et on a dû vous désencastrier en urgence, de peur que le moteur prenne feu. Vos jambes sont en très mauvais état."

"Mauvais comment ?" balbutia Clara, livide.

Elle se répétait qu'au moins, ses bras n'avaient rien. Au moins, elle pourrait encore travailler. Mais elle se doutait bien que dans l'état où elle était, elle allait surtout au devant d'une longue rééducation dans tous les actes de la vie, et que le travail serait le cadet de ses soucis. Elle voulait juste savoir, il fallait qu'elle sache. Avait-elle encore ses jambes ? Pourrait-elle un jour remarcher ? Se tenir assise normalement ? Simplement faire ses besoins sans assistance médicale ? Elle était consciente d'être branchée à des poches en ce moment, et si anodin semble ce détail, elle en était horrifiée. Pourrait-elle encore porter un enfant ? Le mettre au monde ?...

Jared était parti.

Alors seulement elle réalisa. Dans l'état où elle était, Jared était parti. Non : c'était elle qui était partie, il l'avait chassée de la maison. Lui, il y était toujours. Mais alors, qui s'occupait d'Erik ? La mère du petit avait-elle eu si peur pour lui qu'elle était revenue sur leur décision de divorce ? Et Erik, n'était-ce pas pour lui un rêve qui se réalisait ?

"Erik a été blessé ?" coupa-t-elle, alors que l'infirmière tentait d'expliquer que cette conversation était à avoir avec le médecin.

"Erik ? Le petit garçon qui était avec vous ? Oui, il a eu quelques côtes cassées. La ceinture a fait son travail, si vous voulez, ça aurait pu être bien pire si il ne l'avait pas portée. Mais le choc a été

tellement violent... Et disons qu'il est surtout un peu traumatisé. Il est resté avec votre corps inconscient pendant presque un quart d'heure sans oser bouger, le temps que les secours arrivent. Et... le conducteur en face..."

Les souvenirs de Clara étaient très flous. Elle se rappelait de la pluie de petits éclats de verre, mais rien d'autre, comme s'ils avaient voilé sa vision à ce moment décisif.

"Qu'est-ce qui lui est arrivé ?"

"Eh bien, il est mort," trancha l'infirmière. "Il n'avait pas sa ceinture, lui. Il a traversé vos deux pare-brise. Il est mort de ses blessures, un peu avant que les secours n'arrivent. On pense que c'était un suicide."

Elle se retira, et Clara resta assommée. A la télévision, le monde sportif déplorait toujours le terrible accident qui avait entaché les Jeux Olympiques. Puis un flash info spécial annonça que Mark Anton venait de reprendre conscience. Clara ne ressentait rien. Elle ne contenait plus qu'un grand vide, profond comme la mer.

Chapitre 3.

A dater de ce jour, sa vie fut très différente. Elle avait l'impression d'être un bébé qui réapprend tout à partir de zéro. Elle se lançait de minuscules challenges, qu'elle accomplissait avec acharnement, et elle s'obstinait à se féliciter pour se donner le courage de continuer. Le premier jour, ce fut simplement replier le bord de son drap avec ses doigts de pied, qui répondaient à peine. Elle en sortit endolorie, mais farouchement décidée à recommencer dès qu'elle aurait respiré un peu. En une minute de repos, elle s'endormit profondément.

C'était aussi une vie très solitaire. Depuis l'année dernière et la maladie de son père, elle avait de très mauvaises relations avec sa mère ; elle lui en voulait de ne pas l'avoir accueilli à la maison pour les derniers mois de sa vie, et sa mère lui en voulait de ne pas la comprendre. Autant dire qu'elles se voyaient pour le strict minimum, et des visites à l'hôpital n'en faisaient pas partie.

Les médecins, comme ils le sont souvent dans ce genre de service, portaient du principe que leur jeune patiente allait se décourager et négliger sa rééducation, et lui avaient donc peint un pronostic des plus sombres. Par un miracle assez incroyable, ils avaient pu éviter l'amputation totale, mais elle ne récupérerait jamais l'usage de ses deux jambes, et il allait falloir qu'elle s'habitue au fauteuil roulant et aux salles aménagées. Ils étaient certains qu'elle resterait clouée au lit le plus clair de son temps, et lui prescrivait surtout des anti-dépresseurs.

Elle constata que son visage était beaucoup moins détruit qu'elle l'avait d'abord imaginé ; une fois que les petites plaies de surface se furent cicatrisées, que ses cheveux eurent un peu repoussé pour remplacer son crâne à blanc par une coupe courte, masquant l'essentiel des sutures, et que les bleus eurent disparu, elle retrouva des traits qu'elle supportait de regarder dans le miroir ; et elle se répéta qu'elle était très jolie.

"Jared ne sait pas ce qu'il rate," affirma-t-elle à voix haute.

"Ça c'est bien vrai," acquiesça la vieille dame dans le lit voisin, sans savoir de quoi elle parlait.

Elle s'était cassé la hanche en tombant d'un escabeau ; son mari venait parfois lui rendre visite. C'était le vieux professeur du conservatoire. Clara n'osa pas lui dire qui il était ; il ne la reconnaissait pas, et se demandait simplement, en toute naïveté, pourquoi l'atelier de luthier était fermé depuis une semaine. Il supposait que "la petite dame" était partie en vacances.

De très longues vacances, songeait Clara.

Enfin, on lui donna son billet de sortie, et elle se retrouva à bord de ce fauteuil qui allait devenir son véhicule pour les temps à venir, dans un bus qui l'amenait jusque chez sa mère ; là, elle attendit devant le portail en relisant les prospectus et les notices de médicaments qu'on lui avait donnés.

Sa mère rentra du boulot de très mauvaise humeur, et lui adressa à peine la parole, écrasant simplement sa cigarette à ses pieds avant de lui ouvrir le portail. Puis elle jura : elle était très sensible aux sons, ce qui l'avait rendue extrêmement critique aux chansons incessantes du père de Clara, puis à l'apprentissage du violon de la part de cette dernière. Et le bruit du fauteuil sur les graviers de l'allée lui était insupportable.

"Je ne resterai pas longtemps," assura Clara.

"Ah, ne parle pas ! Ta voix n'est plus comme avant, ça me met très mal à l'aise."

Le soir même, Clara prit ses premiers anti-dépresseurs, et appela un numéro vert, juste pour parler un peu avec quelqu'un qui était prêt à l'écouter. Elle parla pendant trois heures sans s'arrêter. Elle était épuisée émotionnellement, et elle avait l'impression qu'elle n'avait plus personne auprès de qui vider son sac. Jared lui manquait terriblement, son père lui manquait – et avec lui, l'illusion de sécurité et d'insouciance qu'elle connaissait quand elle était petite ; Erik lui manquait, bien sûr, et même sa relation avec sa mère lui manquait...

La personne qui l'écoutait lui conseilla d'en parler à sa mère, justement. Et puisque sa voix posait problème, autant passer par l'écrit. Le rejet était trop douloureux pour que Clara s'y expose. C'est donc ce qu'elle fit du reste de sa nuit : elle écrivit des pages et des pages, sans savoir si elle

arriverait à les donner. Puis elle dormit jusqu'au milieu de l'après-midi. Elle émergea totalement confuse, et relut son agenda pour tenter de reprendre pied dans la réalité.

Elle avait rendez-vous à l'hôpital deux semaines plus tard, pour retirer ses plâtres ; puis il faudrait qu'elle commence sa rééducation. Charge à elle de contacter les médecins nécessaires, car ces exercices auraient lieu à leur cabinet en ville, ou chez elle, si elle ne pouvait pas s'y rendre facilement.

Elle commença à chercher des noms. Elle avait repris du poil de la bête, et déjà relire ses notes de la nuit la gênait. Alors regarder sa mère les lire, en tapant nerveusement sa cigarette sur le cendrier à l'appui de la fenêtre, et en lui lançant de ces regards en biais... les regards qu'elle avait lancés à son père autrefois, en comprenant qu'il perdait la tête... c'était au dessus de ses forces.

Elle consulta l'annuaire médical, et contacta finalement deux médecins qui pouvaient la prendre le mois suivant : une kiné qui venait de s'installer tout près de chez elle, et un médecin orthopédique, le docteur Christopher Watson.

Il avait d'excellentes notes en ligne. Tous ceux qui étaient passés entre ses mains n'avaient que des louanges à son sujet. Au moins une chose qui se profilait bien dans la vie de Clara.

Elle passa quelques jours à attendre un appel de Jared, mais rien. En revanche, comme l'infirmière le lui avait dit, Erik finit par lui écrire une petite carte de bon rétablissement. Il n'avait pas osé demander à quelqu'un de le relire, et elle était pleine de fautes d'orthographe, mais il avait tenté de dessiner un violon ; et Clara en était terriblement émue.

C'était un tout petit texte, sans originalité, sans apprêts. Mais elle le rangea précieusement dans son porte monnaie, avec le post-it écrit par son père sur son lit de mort.

Le pauvre, il n'avait même pas eu un vrai lit. Elle n'avait pas le droit de se plaindre. Elle était prise en charge, et elle allait s'en sortir. Avec rage, elle reprit ses petits exercices quotidiens, déterminée à ne pas laisser l'infirmité s'installer comme une marque indélébile. Elle prit aussi un autre rendez-vous : chez le coiffeur, pour teindre ses cheveux minuscules et se trouver un

nouveau look.

C'était décidé : quand elle verrait ses nouveaux docteurs, ils n'auraient pas pitié d'elle, ils seraient impressionnés. Elle les choquerait par sa volonté de vivre. Elle serait le modèle qu'ils donneraient aux autres patients. Et elle sortirait de ce parcours haut la main.. et sur ses deux jambes. Elle ne se donnait pas d'autre choix.

Ce soir là, elle rangea sa longue lettre dans une boîte à chaussures et la cacha sous son lit. C'était la trace de son moment de faiblesse, et elle ne voulait surtout pas que quelqu'un la découvre.

Chapitre 4.

La première visite chez la kiné ne se passa pas très bien. Les plâtres venaient d'être retirés, et le choc des premiers jours à l'hôpital recommençait, mais cette fois, avec une variante : elle était complètement lucide. Elle se rendait compte de tout ce qui se passait, et notamment, de l'état de ses jambes. Elles avaient été réellement broyées. Les os avaient été brisés et déplacés, les muscles froissés... Et une sorte d'hémorragie interne avait laissé des plaques noires et des veines apparentes un peu partout sous sa peau.

La kiné se rendait bien compte que la jeune femme avait besoin de tact et de patience. Elle lui raconta d'autres success story de ses anciennes patientes, qui avaient refait une belle vie après de terribles accidents : l'une avait été mordue par un serpent lors de ses vacances en Australie, rapatriée en urgence, et marquée à vie, mais elle avait réussi à repartir en randonnée et avait finalement grimpé le Mont Blanc. Une autre, qui avait failli perdre une jambe très jeune, avait si bien récupéré qu'elle avait fini par concourir pour le pentathlon...

Ce mot avait éveillé aussitôt un flashback dans l'esprit de Clara. C'était le nom de cette discipline dans laquelle concourait le fameux Mark Anton quand il avait été blessé.

"Qu'est-ce que c'est exactement, le pentathlon ?"

"Comme le nom l'indique, une série de cinq épreuves," expliqua la kiné tout en la massant délicatement.

Elle était ravie d'avoir trouvé un sujet qui intéressait sa patiente, pour pouvoir la distraire un peu de la douleur que la séance allait sans doute lui occasionner, car il s'agissait de faire retravailler ses genoux brisés.

"Il y a eu plusieurs types de pentathlons au cours de l'Histoire, et selon l'endroit où on le pratique. Moi, par exemple, je viens du Québec. Eh bien, on avait le pentathlon des neiges. On doit s'entraîner à la fois pour des épreuves de vélo, de course, de ski, de patin et de raquette, et

réussir un trajet dans des conditions climatiques difficiles en enchaînant ces modes de déplacement le plus vite possible."

"Oh, je vois."

Il y avait une certaine amertume dans la voix de Clara Hawthorne. Elle n'était pas près de pouvoir envisager une telle issue. Se déplacer était un peu le grand défi de sa vie, désormais, elle qui n'avait jamais été très hyperactive ni très mobile. Mais elle gardait un petit soupçon de curiosité : après tout, il lui semblait avoir compris que Mark Anton avait été blessé par un cheval. Elle hésita quelques secondes, puis demanda :

"Et les autres sortes ?"

"Eh bien, ça a été inventé par les Grecs, comme beaucoup de choses... Chez eux, c'était un mélange de sports de lancer, de course, de saut et de combat. C'était très militaire. On a encore un type militaire de nos jours : vous savez, avec le parcours du combattant. Il faut traverser un espace plein d'obstacles, courir, nager, jeter des grenades... tirer, bien sûr."

Clara eut un petit sourire cynique à nouveau. Elle n'avait pas une très bonne opinion de ces passe temps virils et un peu machos, ou du moins, de ceux qui s'enorgueillissaient de les pratiquer. Elle espérait que ce Mark n'était pas ce genre d'homme, mais à en juger uniquement par son expression sur les photos qui circulaient, il en avait l'air.

Enfin, qui sait de quoi il avait l'air à présent... Il devait avoir été brisé, exactement comme elle. Il y avait de quoi mettre une claque à n'importe quel ego. Elle ne le lui souhaitait pas, mais au fond, s'il y avait une leçon de sagesse à en tirer, pourquoi pas celle-là...

Il était encore jeune, elle était sûre qu'il pouvait devenir quelqu'un de très bien.

"Et la version moderne ? Aux Jeux Olympiques, par exemple ?"

"Ah, il y a deux sortes," sourit la kiné. "Quand j'étais petite, à l'école, on faisait de l'athlétisme et il y avait un parcours à traverser... courir, sauter, en longueur et en hauteur, lancer un poids... ça, c'est celui qu'on peut pratiquer facilement, sur un terrain de sport. Mais aux Jeux Olympiques,

c'est du sérieux..."

Elle aida la jeune femme à s'installer sur une machine, où elle lui montra un petit mouvement simple à répéter jusqu'à ce qu'elle n'en puisse plus. Et elle expliqua :

"C'est un parcours à l'ancienne, si on peut dire. Comme un parcours du combattant, mais destiné à l'aristocratie. Il faut traverser un plan d'eau à la nage, une suite d'obstacles à cheval, tirer au pistolet sur une cible, courir bien sûr... je crois qu'il y a encore de l'escrime. Vous voyez, ça ne rigole pas. Il y a des gens qui rigolent, cela dit."

"Comment ça ?"

Rien que de devoir actionner un peu ses genoux, Clara était déjà en sueur, sous l'effet de la douleur et de l'épuisement. Mais elle s'obstinait avec courage. Hors de question qu'elle laisse tomber à la première séance !

"Eh bien... on dit que les sportifs qui participent à ce parcours ne sont spécialisés dans aucune des disciplines pratiquées. Ils ne sont vraiment bons dans rien. N'importe quel escrimeur par exemple battrait un athlète du pentathlon. Du coup, le spectacle général peut devenir un peu ridicule. Et c'est ce qui s'est passé lors des derniers jeux."

Clara s'arrêta. Elle n'en pouvait plus. Elle avait la tête qui carillonnait. Elle ferma les yeux et se sentit partir dans un léger évanouissement, étendue sur la machine. La kiné lui tapota gentiment l'épaule : "Bon, je vous laisse récupérer. Vous m'appellerez quand ça ira un peu mieux. N'hésitez pas à vous hydrater !"

Le lendemain, quand vint le moment de se rendre au cabinet du docteur Christopher Watson, Clara avait des sueurs froides d'appréhension. Elle sentait qu'elle allait encore passer un moment horrible, et tout son corps se raidissait comme à l'approche d'un nouvel impact. Elle se mordit la lèvre en quittant la maison. Mais en même temps, échapper à la compagnie revêche de sa mère était un soulagement ; elle avait l'impression de cohabiter avec une colocataire encore un peu ado, et de très mauvais poil.

Le cabinet du médecin orthopédiste était un peu plus loin en ville. Mais c'était l'occasion de se changer un peu les idées... et de s'habituer au regard des gens sur son fauteuil. Eh bien, le plus difficile à vivre était sans doute l'absence de regards. Une partie d'entre eux la fixait puis détournait les yeux précipitamment ; d'autres passaient au dessus de sa tête, comme si elle était une petite fourmi ; d'autres encore regardaient leurs propres pieds, comme s'ils craignaient de les voir soudain disparaître en fumée.

En arrivant, elle était un peu désabusée, et se signala sèchement à l'interphone, avant de prendre laborieusement l'ascenseur pour arriver au palier nécessaire. Le quartier était joli, mais elle y avait à peine prêté attention. Elle n'avait qu'une envie, en terminer efficacement et rapidement, même si au fond, elle n'avait aucune envie de rentrer à la maison.

Christopher Watson était dans sa salle d'attente quand elle arriva, en train de débarrasser les vieux magazines sur la table basse et d'en installer de nouveau. Elle le vit de dos, une silhouette moulée dans une blouse immaculée ; il avait quelque chose d'angélique, et il chantonnait, inconscient de sa présence. Ici, sur la douce moquette bleu sombre, le fauteuil était parfaitement silencieux, plus que ne l'auraient été des pas, sans doute.

La jeune patiente hésita un peu, voulut jouer avec ses cheveux pour calmer sa nervosité, et ne les trouva pas sous ses doigts. Elle frôla ses tempes presque rasées avec un sourire chagrin.

C'est cette expression que lui découvrit Christopher en se tournant vers elle. Il prit aussitôt, en miroir, un air attristé. Elle s'étonna de la rapidité et de la sincérité avec laquelle cette communication silencieuse s'était mise en place. Elle n'avait jamais vécu ça avec personne... d'autant moins avec Jared, avec qui ils s'étaient tournés autour pendant de longues années, sans même réaliser qu'ils se plaisaient.

"Bonjour," dit-elle d'une petite voix inaudible, avant de se racler la gorge et de poursuivre un ton plus haut : "Je suis Clara Hawthorne, j'avais rendez-vous à treize heures."

Elle se tut. Lui aussi.

"Je suis un peu en avance," continua-t-elle, gênée par ce silence ; il avait l'air d'attendre quelque chose d'elle, mais quoi d'autre ? C'était à lui de la guider, c'était lui le médecin... Elle n'était même pas sûre de ce qu'était exactement la médecine orthopédique.

"Dites m'en plus sur vous," sourit alors Christopher en s'asseyant sur une chaise auprès d'elle, pour se mettre à sa hauteur.

Elle en resta médusée. Il avait le sourire le plus accueillant au monde. Elle avait toujours été sensible aux hommes des îles, quelque chose dans leur physique la mettait instantanément à l'aide, et elle comprenait très bien son père d'être allé vivre dix ans dans les Antilles parmi les rastas ; c'était un réconfort auquel elle était sensible elle aussi. Et face à cet homme magnifique, étincelant comme un soleil dans sa blouse blanche qui le mettait en valeur, elle ressentait ce même réconfort, l'impression d'être arrivée au bout de la route, sur une plage où plus aucun souci n'avait cours. Elle reprit sa respiration, et tendit une grande enveloppe qu'elle serrait dans sa main.

"Voilà mes radios."

"Non, j'aimerais que vous me le racontiez de vive voix. Et puis il n'y a pas que ça," continua le docteur d'une voix apaisante. "Qui êtes-vous ? Autant qu'on se connaisse. On va passer pas mal de temps ensemble, et je ne voudrais pas vous blesser, en aucune façon. Je suis là pour assurer votre bien être, Lara."

Il avait un léger défaut de langage, et ne prononçait pas bien son prénom, mais en ce moment elle lui aurait passé n'importe quelle petite maladresse.

Elle avait terriblement besoin de quelqu'un comme lui dans sa vie.

Chapitre 5.

Bien sûr, avoir besoin d'un certain type de personne n'a jamais été une raison pour se croire amoureuse du premier représentant de l'espèce, dès qu'on le rencontre. Ce serait un peu simple, et un peu animal. Clara était beaucoup plus prudente en la matière et surtout, elle n'avait pas besoin d'une folle passion et de certitudes définitives. Elle avait été un peu échaudée par sa récente expérience de ce côté-là.

Elle ne savait toujours pas dans quel état d'esprit Jared l'avait plaquée. Mais il devait la rendre responsable de l'accident, et de la blessure de son fils – et donc, de la mort de l'inconnu qui s'était encastré dans son pare brise. Et sans doute, des cauchemars que faisait Erik à présent... de la baisse de son niveau scolaire qui ne manquerait pas d'arriver... Bref, tout était de la faute de Clara, c'était plus facile ainsi, ça redonnait une chance à son ancien couple. Et il avait sans doute été lâche à l'idée de la revoir dans un état physique terriblement délabré, de devoir subir une rééducation avec elle, de longs mois voire années sans activité sexuelle classique... Jared avait besoin d'action dans la chambre à coucher.

Elle ne le regrettait pas. Elle ne regrettait que ce sentiment d'avoir qu'elle éprouvait à son contact, l'envie de tout donner pour quelqu'un. Ça, elle espérait l'éprouver un jour à nouveau.

Mais cette fois, elle tenait à ce que ce soit dans une totale sécurité, du moins, autant qu'il lui était possible. Et elle s'interdisait d'aller trop vite. Elle sentait qu'il lui apportait ce dont elle avait besoin, mais elle ne donnait rien en retour, qu'une coopération polie. Et après avoir résumé sa situation, en termes clairs, directs et cliniques, elle lui posa des questions à son tour.

Elle découvrit avec une certaine angoisse que la médecine orthopédique et sportive allait bien plus loin qu'un simple kiné. Cet homme pouvait déterminer que sa rééducation ne progressait pas assez bien, et qu'elle avait besoin de nouvelles opérations ; ce serait lui qui lui poserait des prothèses si elle en avait besoin pour utiliser ses jambes à nouveau. Il ne s'agirait pas forcément d'une amputation, mais de genoux artificiels en métal qui lui permettraient d'utiliser le reste de

ses tissus fonctionnels, presque comme autrefois. Enfin, ils n'en étaient pas là.

Pour tromper sa peur, Clara lui demanda de développer un peu en quoi consistait son métier, d'où il venait et ce genre de chose. Elle avait remarqué que cela la calmait chez la kiné, et qu'elle arrivait même à faire baisser un peu sa douleur en se concentrant sur ces informations. Avec patience, Christopher commença à expliquer :

"Les premiers appareils de traumatologie ont été inventés par..."

"Laissez-moi deviner. Par les Grecs ?" sourit la jeune femme, amusée.

"Mais oui, exactement. Vous connaissez le serment d'Hippocrate ?"

Il commença à lui parler d'Hippocrate, son idole depuis qu'il était tout petit ; et elle plaisanta sur le fait qu'il n'était tout de même pas assez vieux pour l'avoir connu... Ils riaient déjà comme deux vieux amis, comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Il faut dire qu'elle lui avait, à son invitation, raconté quelques détails personnels. Elle s'était pliée à cet exercice comme si un psy le lui avait demandé, en toute confiance, et elle avait pu constater qu'il n'en avait besoin que pour la prendre en charge de manière plus holistique.

Ce mot aussi, il le lui avait expliqué. La médecine qui englobe la totalité de la personne, de son régime à ses rêves, de son entourage à ses hobbies, de son muscle froissé à ses chagrins d'amour. Et elle se reconstruisait peu à peu grâce à lui. Elle devinait déjà qu'elle allait pouvoir lui donner, elle aussi, un avis très favorable sur le site web où elle l'avait découvert.

Ils étaient toujours dans la salle d'attente, installés comme deux amis qui bavardent, au lieu de passer dans le bureau et d'être séparés par tout le poids de la culture médicale et de la supériorité hiérarchique du médecin. Elle sentait qu'il voulait être proche d'elle, qu'il allait soigner davantage que ses blessures aux jambes. Et elle rayonnait en sortant de chez lui.

Ce soir là, elle parla beaucoup à sa mère, qui cessa de se plaindre de sa voix. Peut être que sa voix était plus agréable à entendre, maintenant, grâce à ce nouvel enthousiasme qui l'habitait. Même la perspective d'être opérée à nouveau ne l'effrayait plus. Christopher avait gagné sa

confiance. Et de son côté, lui aussi avait trouvé cette jeune femme très charmante ; il pensa à elle longuement avant de s'endormir, imaginant ce qu'elle allait devenir. Elle serait sous sa protection désormais et il allait lui permettre de réaliser ses rêves.

C'était un sentiment très agréable. Christopher avait parfois des relations compliquées avec ses patients, non pas qu'il avait des conflits avec eux, mais ils traversaient de grandes souffrances et il absorbait leur mal être. Il le ramenait chez lui en rentrant le soir et il passait parfois des nuits de tourments. Mais cette jeune demoiselle Hawthorne respirait l'envie de vivre et le courage, et il ressentait une énergie communicative, qu'il avait envie de partager autour de lui. Il se sentait revivre, comme si une nouvelle vie commençait.

C'était étrange de ressentir tout cela en rencontrant une nouvelle personne. Mais il ne se posait pas trop de questions, pour sa part. Il prenait les choses comme elles venaient, et si cette nouvelle patiente restait longtemps à son contact, il allait accepter sans difficulté tout le bonheur que sa compagnie lui procurait. Qui sait ? Ils pourraient peut-être rester amis par la suite, quand elle ne serait plus sous sa responsabilité.

Cette nuance changerait tout... il pourrait rêver d'autres liens. L'éthique du métier de Christopher était stricte : il ne pouvait pas tisser une relation sentimentale et surtout charnelle avec une personne qui recevait ses soins. Il avait trop de pouvoir sur une jeune femme blessée, forcée d'accepter ses examens intimes et le contact permanent de ses mains, de suivre ses instructions à la lettre et de se plier à ses exercices, même s'ils étaient inconfortables. Une telle relation de travail n'avait pas le droit de dérapier.

Tout simplement, il n'aurait pas risqué son travail pour ça ; et puis, il n'aurait pas pu vivre avec lui-même. Il suffisait d'être patient, un jour Clara n'aurait plus besoin de lui, et ce jour là, il verrait bien si elle continuait tout de même à le fréquenter par choix. Ce jour là, tout serait différent.

Chapitre 6.

Mais alors que le suivi s'engageait, un jour un autre patient débarqua dans la salle d'attente. En le voyant, Christopher se leva immédiatement et fit passer la jeune femme dans son bureau, pour parler en privé. Son attitude avait changé, et elle se demanda s'ils se connaissaient, mais elle avait eu à peine le temps de voir l'autre patient et de toute façon, elle n'avait pas osé le dévisager trop précisément.

Elle avait tout de même l'impression qu'il lui disait quelque chose ; et quand elle le croisa à nouveau en sortant du bureau, elle réalisa que c'était un visage que tout le monde connaissait. Cet athlète du nom de Mark Anton, qui avait tragiquement défrayé la chronique en ensanglantant les Jeux Olympiques d'un terrible accident.

Elle le salua timidement, et il la regarda à peine. Mais le lendemain, alors qu'elle retournait chez sa kiné pour faire ses exercices, elle l'aperçut également.

Les locaux étaient aménagés à la façon d'une salle de sport, et si le début de la séance, et le début de chaque nouvel exercice, étaient accompagnés de près par la kiné pour vérifier que tout se déroulait bien, par la suite les patients effectuaient leurs routines d'exercices côte à côte. C'étaient souvent de petits gestes répétitifs, pratiqués au ralenti pour ne pas se blesser ; aussi, ils pouvaient se débrouiller, surtout quand ils étaient là depuis quelques séances déjà et commençaient à prendre le coup de main. Clara était donc sur sa machine, étendue avec un poids entre les pieds, et le soulevait très légèrement, en grimaçant de douleur.

A ce moment, Mark Anton réapparut et vint s'asseoir près d'elle. Il avait pour sa part des exercices pour un bras et une jambe ; c'était le côté où il avait été littéralement écrasé par son cheval. Et il ne voulait pas en parler. En quelques minutes, en l'entendant interagir avec les autres patients qui tentaient de lui témoigner de la sympathie, Clara enregistra tout ce qu'il y avait apparemment à savoir au sujet de cet homme.

Il avait trois médailles olympiques, son caractère était intraitable, et il évoquait un véritable cheval sauvage, ce qui donnait sans peine à imaginer comment l'étalon qu'il montait avait pu entrer en conflit avec lui.

Elle ne connaissait pas grand chose à l'équitation, mais elle pouvait sans peine se représenter la façon dont un cheval ripostait à un cavalier aussi désagréablement dominateur. C'était une grande masse de muscles, et hypersensible, il ne fallait pas l'oublier. Il l'avait traité comme une machine récalcitrante et le cheval lui avait rappelé qu'il était fait de chair et de sang ; une assez lourde masse de chair. Et le cheval avait gagné.

Elle se disait aussi que le stress de réaliser une performance devant les regards du monde entier avait pu rendre Mark plus agressif et injuste qu'à l'ordinaire. Et elle essayait de le plaindre, car il était clairement blessé aussi gravement qu'elle. Mais tout de même, il avait des manières qu'elle ne pouvait pas supporter.

Quand il voulait une machine, il l'exigeait. Quand quelque chose lui déplaisait, il le disait à voix haute et sans peser ses mots. Et lui, en revanche, n'acceptait aucune critique. Elle avait bien envie de lui communiquer le point de vue de la kiné, que les participants au pentathlon enchaînaient les épreuves très diverses sans en maîtriser réellement aucune ; mais elle sentait que l'ambiance était électrique, et que les autres patients risquaient de lui en vouloir, à elle, d'avoir été trop directe et d'avoir envenimé les choses.

Comme tout le monde était en alerte dès qu'il entra dans la pièce, tel un prince maudit vêtu de noir qui fait taire les rires et les danses en entrant dans la salle du trône, elle se mit naturellement à l'étudier. Elle qui n'était pas très branchée people en temps ordinaire, elle se renseigna sur son cas, ne serait-ce que pour éviter de commettre des impairs.

Entre la fascination qu'elle éprouvait pour Christopher, les efforts qu'elle produisait pour ses exercices physiques, et ce mélange de terreur et de curiosité qu'elle nourrissait pour Mark, elle avait repris une vie un peu plus passionnante, et elle parvenait à oublier son propre malheur, ce qui était finalement assez agréable.

La blessure la plus grave qu'il avait eue était aussi celle de sa jambe, et comme elle, il envisageait une chirurgie reconstructrice pour pouvoir utiliser son genou comme autrefois ; en attendant, il se déplaçait avec des béquilles, ce qui lui permettait de regarder de haut les autres qui étaient cloués dans des fauteuils, petit luxe médiocre entre infirmes ; mais il s'y accrochait. Il fallait bien que lui aussi se remonte le moral avec quelque chose, sans doute.

Plus précisément, il souffrait d'une fracture du tibia, compliquée d'une lésion du ligament croisé antérieur. La kiné avait chuchoté à Clara que, s'il avait simplement travaillé sérieusement pour son épreuve de natation, ou s'il avait fait régulièrement du vélo pendant un mois, la lésion du ligament ne lui serait peut-être pas arrivée ; mais elle se gardait bien de le lui dire en face, de toute façon le mal était fait.

Sur le moment, il avait eu si mal qu'il ne pouvait plus effectuer un mouvement, et c'est ce qu'il avait vécu de plus humiliant ; le moment, interminable pour lui, quelques minutes pour le reste du monde, où il était resté couché au sol, son cheval caracolant auprès de lui avec ce qu'il interprétait comme un air victorieux. Son genou avait immédiatement gonflé et il entendait encore le craquement sinistre qu'il avait perçu au moment de l'impact. Et puis, il souffrirait sans doute d'arthrose en vieillissant, une perspective qui terrifiait cet homme qui aurait aimé se croire invulnérable et immortel.

Malgré ses défauts de caractère, on pouvait dire qu'il se consacrait à sa rééducation avec un acharnement remarquable. La jeune femme était sûre qu'il serait remis avant elle, et d'ailleurs, il ferait mine d'être remis longtemps avant que ce soit vraiment le cas. Se moquer de ses propres sensibilités et de celles des autres semblait être un des grands plaisirs de sa vie.

Il avait remarqué que Christopher n'arrivait pas à prononcer clairement le prénom de Miss Hawthorne, et les surnommait "Lara et docteur Jivago". Au début, Clara ne comprenait pas de quoi il parlait ; elle n'avait pas une grande culture des classiques du cinéma, ni des romans soviétiques ; quand elle réalisa qu'il la comparait à une célèbre amoureuse de film, elle se sentit toute chose, d'abord à l'idée qu'il la compare à une très belle femme, elle qui était franchement

défigurée ; puis à la pensée qu'il ait remarqué les sentiments de plus en plus tendres qui fleurissaient entre elle et Christopher... Et enfin, en réalisant que Christopher le laissait faire.

Elle était toute chose en rentrant chez elle. Quelque chose se jouait avec ces deux hommes, et elle ne savait pas quoi. Ils n'étaient pas directement opposés, ni directement alliés ; il n'y avait pas entre eux la tension qui s'installe normalement quand deux inconnus entrent en conflit... Mais ils n'avaient pas l'air d'être amis non plus. Elle avait presque l'impression qu'ils étaient frères, mais des frères qui ne s'étaient jamais très bien entendus. Et elle espérait juste que sa relation avec Christopher n'allait pas être victime de cette étrange rivalité qui existait entre eux. Il était différent quand Mark était là, et elle ne savait pas comment le rassurer...

Chapitre 7.

Tout changea le jour où Christopher lui annonça gravement qu'elle avait atteint les limites de sa rééducation. Elle progressait avec sa kiné, mais pas suffisamment pour retrouver une vie normale. Comme il le craignait, il allait falloir l'opérer, et lui poser une prothèse en métal. Il pratiquait souvent cette intervention, et l'évolution de ses jambes s'y prêtait. Il allait donc la préparer à cette lourde intervention, et il avait bon espoir que cette fois elle verrait la fin de ses souffrances, après quoi le suivi auprès de lui serait terminé.

Il parlait de tout cela avec une sorte de joie légère qui faisait de la peine à la jeune femme, elle avait vraiment l'impression qu'il allait être soulagé de ses débarrasser d'elle. Que cela ait un rapport avec les visites de Mark ou non, de toute façon elle souffrait de se dire que cet homme merveilleux ne recherchait pas sa compagnie. Mais il pensait peut être simplement en médecin : elle allait guérir et il s'en réjouissait.

Elle se força à s'en réjouir également, mais son sourire sonnait faux dans sa voix, et son regard s'était voilé d'un chagrin perceptible.

Elle commençait à s'habituer à cette vie très active, très encadrée, et elle avait peur de replonger dans l'apathie solitaire des premiers jours qui avaient suivi son accident. Elle avait vraiment touché le fond à ce moment là et elle n'avait aucune envie d'éprouver à nouveau ce vide intolérable ; mais elle n'osa pas lui en parler. Ce n'était pas son champ d'expertise, après tout, il n'était pas son psy, et contrairement à sa mère ou aux personnes du téléphone vert, il n'avait pris aucun engagement de veiller sur elle et de l'écouter si elle avait besoin de parler.

Pourtant, c'est avec lui qu'elle aurait voulu partager tout cela... Mais leur statut ne le lui permettait pas. Et elle sentait confusément qu'il lui était reconnaissant de respecter l'aspect professionnel de leur relation.

Au lieu de parler de leurs sentiments, ils évoquèrent donc l'opération.

Christopher sortit quelques schémas qu'il avait prévus pour lui expliquer le projet, et les lui montra ; mais elle osait à peine les regarder tant ils étaient détaillés. Elle n'avait pas vraiment envie de savoir tout ce qui se passait à l'intérieur de ses jambes, pas à un tel point de précision. Un coup de baguette magique aurait été moins perturbant.

Elle se contenta de hocher la tête tandis que le médecin pointait divers points du schéma.

"De nos jours, vous n'avez pas besoin de rester à l'hôpital, je peux m'occuper de vous en ambulatoire – c'est à dire que vous dormez le temps de l'anesthésie, et à votre réveil, dès que le traitement anticoagulant est mis en place et que vous retrouvez votre mobilité, vous pouvez rentrer chez vous. Je n'ai jamais vu des gens incapables de prendre appui sur leurs deux jambes pendant plus de deux jours."

Deux jours d'attente seulement ? Après ce qu'elle avait déjà vécu, et les pronostics sombres des médecins urgentistes, ce n'était rien. Elle avait hâte de pouvoir se tenir sur ses béquilles comme Mark, ce serait déjà un grand progrès. Et de pouvoir le regarder dans les yeux.

"J'aurai beaucoup de traitements à prendre ?"

"Des anti douleurs surtout, pour s'assurer que vous ne reteniez pas excessivement vos gestes, car c'est ce qui permettra à vos muscles de se remettre en forme et de maintenir la prothèse dans les meilleures conditions. Avant l'opération, je vous injecterai un cocktail d'anti douleurs, d'anti inflammatoires, et aussi d'adrénaline, c'est ce qui donne les meilleurs résultats."

Ce programme semblait étrangement galvanisant. De l'adrénaline pour oser retrouver des mouvements audacieux ? Clara avait l'impression de se retrouver dans un film de science fiction.

Surtout, elle se focalisait sur ce côté fascinant pour se donner du courage pour le reste. Ce serait une belle conclusion pour leur relation, après tout. Et si c'était l'aspect scientifique qui enthousiasmait Christopher, autant qu'il passe un bon moment.

"Il y a des risques ?" demanda la jeune patiente, en fixant sur lui un regard inquiet.

"Comme pour toute opération. Et j'ai envie de dire, comme pour toute pose de prothèse. Celle-ci

peut s'user avec le temps, mais a priori, tout va être mis en place pour éviter un tel résultat. De même, elle peut techniquement se desceller mais ça n'est jamais arrivé à mes patients. Une opération baclée peut avoir ce genre de conséquences."

"Je vous fais confiance."

"Non, le plus gros danger vous concernant serait une anémie, mais c'est pourquoi je vais vous prescrire de quoi l'éviter en amont ; vous allez prendre du fer en compléments, ce genre de chose. Le jour de l'opération, tout sera en place pour que vous récupériez dans les meilleures conditions, sinon je n'opère pas. Si vous ne développez pas d'infection soudaine, tout devrait bien se passer. On vous fournira des bas de contention et on vous aidera à vous lever dès que possible, et vous aurez des anti coagulants ; tout cela vous protégera des complications veineuses éventuelles, et puis, vous êtes encore jeune..."

Il avait l'air parfaitement paisible ; il pensait tout ce qu'il disait. A ce moment, la sonnette de l'entrée retentit et il releva les yeux en direction de la porte, comme s'il s'attendait à une descente de police. Il avait toujours l'air nerveux quand Mark arrivait. Décidément, il y avait un mystère entre ces deux hommes... mais lequel ?

"Et je devrai retourner voir la kiné, ensuite ?"

"Oui, pour réapprendre à utiliser vos jambes en toute souplesse. Vous avez perdu de la force au niveau musculaire pendant que vous étiez immobilisée, vous vous êtes accoutumée à des douleurs qu'il va falloir surveiller pour qu'elles disparaissent peu à peu. Vous allez devoir reprendre le rythme d'une vie normale, et si possible d'une activité sportive. Et l'idéal serait que votre genou redevienne capable des mêmes mouvements qu'autrefois, pas quelque chose de limité, dont une patient aussi diminuée que vous risque de se contenter. Il faudra que votre médecin vous pousse à dépasser vos limites."

Elle lui sourit. Elle était sensible à ce genre de langage.

"Pas besoin de rester hospitalisée pour tout ça, alors ? Je peux tout faire chez moi et chez la kiné,

en ville ? J'avoue que je préfère," sourit Clara. "Non pas que je n'aie pas de patience, mais... si, en fait, c'est ça. J'ai assez attendu déjà, je voudrais que cette opération soit l'occasion d'un progrès rapide et visible."

"Dès que je me serai assuré que l'opération s'est bien passée, dès le lendemain si possible, vous serez chez votre kiné en train de débiter un nouveau parcours de soin. S'il y a des complications, je vous demanderai peut être d'attendre deux semaines, mais pas davantage ; c'est dans ces conditions que vos efforts seront les plus efficaces."

Elle se sentait satisfaite... du moins en ce qui concernait ses jambes. Dans le même temps, son visage avait repris un aspect presque indemne, et ses cheveux avaient commencé à joliment repousser ; sa nouvelle teinture lui plaisait beaucoup, et bientôt elle allait pouvoir remarquer, alors pourquoi avait-elle le coeur si lourd ?

C'est que sa blessure la plus grave n'avait pas été de perdre l'usage de son corps, mais de perdre son compagnon et l'enfant qu'elle considérait déjà comme son fils. Elle n'arrivait plus à regarder les familles dans la rue, tant cela la renvoyait à un bonheur auquel elle avait cru, et qui lui avait été arraché. Et cette blessure là, contrairement à ce qu'elle avait cru, Christopher semblait refuser de la soigner. C'est alors qu'il se leva de son bureau et marcha jusqu'à elle.

"Lara, vous êtes dans la lune... à quoi pensez-vous ?" demanda-t-il d'une voix douce.

Il s'était placé à ses pieds, un genou à terre, et lui avait pris la main ; son sourire était plein de tendresse et de sollicitude, son regard semblait l'englober toute entière comme une vague de lumière, et sa voix la berçait de mille promesses.

"Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit à votre première visite, Lara ? Nous devons tout nous dire, sinon je ne pourrai pas faire mon métier correctement."

Dans la salle d'attente, là où on avait entendu marcher de long en large Mark et ses béquilles, sans aucun souci de discrétion, soudain on n'entendait plus rien. Le belliqueux athlète s'était-il enfin fatigué, et s'était-il assis sur une chaise pour parcourir un magazine ? Était-il parti ?

En ce moment, Clara n'arrivait pas à se concentrer sur lui. Il n'avait aucune importance. Il n'était qu'un détail à l'horizon de son monde.

Son monde, c'était ce regard incroyable que Christopher posait sur elle, alors qu'il avait l'air de lui demander sa main.

"C'est un peu compliqué," sourit-elle, une déclaration d'amour au bord des lèvres, luttant pour la retenir.

"Dites-moi tout. Je suis médecin, je peux tout entendre. Et mon temps vous appartient."

Chapitre 8.

C'était le moment d'être tout à fait honnête. Jamais une telle occasion ne se représenterait. Mais la jeune infirme tremblait d'appréhension. Si elle dépassait les bornes, alors tout serait perdu, et peut être même la recommanderait-il à un collègue afin de ne plus avoir besoin de la fréquenter, ce qui serait pire que tout. Elle devait bien choisir ses mots.

"Eh bien... Je me suis beaucoup attachée à vous, et vous avez l'air tellement ravi de mettre fin à mon suivi, alors... je ne sais pas, c'est idiot, mais je me sens un peu... abandonnée. Je ne sais pas ce que je vais devenir quand je reviendrai à la vie d'autrefois, alors que toutes mes connaissances se sont détournées de moi d'une façon ou d'une autre," conclut-elle rapidement.

"C'est vrai... Vous avez perdu votre travail, votre foyer, vos parents..."

"Mon père n'a rien fait de mal," coupa-t-elle avec une brusquerie qu'elle n'avait pas calculée, presque sur la défensive. "Et le petit Erik non plus."

Christopher eut un petit sourire et hocha la tête, serrant un peu plus sa main dans la sienne.

"Je sais. Mais je voulais juste vous dire que je me souviens de tout ça, et que je vous comprends. Il faut que vous compreniez une chose importante, Lara..."

Elle s'attendait à ce qu'il lui dise que ce n'était pas raisonnable, qu'un patient et un médecin devaient garder exclusivement cette relation-là, patient et médecin, pour que la guérison opère... ce genre de chose, et il aurait eu raison.

Mais au lieu de cela, elle vit fleurir sur son visage aimant une expression qu'elle ne pouvait qualifier autrement que de romantique. Il avait presque les yeux pleins d'étoiles, comme si elle venait de lui faire un merveilleux cadeau, en lui faisant cet aveu. Comme si elle venait d'ouvrir la porte d'un jardin, où tout un avenir incroyable les attendait.

"Moi aussi, je me suis beaucoup attaché à vous, et cela bouleverse mes habitudes. Je ne mélange pas le travail et... les autres relations."

Etait-ce un rougissement qu'elle voyait apparaître peu à peu sur les joues de l'homme ? Elle n'en revenait pas. Lui qui était si impressionnant et si charismatique, si sûr de lui... Elle lui pressa la main à son tour pour l'encourager.

Christopher continua d'une voix plus ferme, comme si il prenait une grande décision :

"Lara, vous êtes très importante pour moi et si vous décidez de me revoir, même quand vous n'aurez plus besoin de moi sur le plan médical... je serai honoré de..."

Elle ne devait jamais savoir ce qu'il s'apprêtait à dire : la porte s'ouvrit à la volée, et Mark s'interposa entre eux, une lueur de rage dans le regard, tandis que Christopher se relevait précipitamment. Il avait l'air pris en faute.

Plus précisément, il avait l'air de ne pas vouloir exposer sa patiente aux reproches de l'autre homme, en lui épargnant d'être aperçue dans une posture compromettante. Ils ne faisaient pourtant rien de mal, ils ne faisaient que parler...

"Non, hors de question. Je ne vais pas laisser ce genre de chose arriver," martela Mark d'une voix de stentor. On devait l'entendre depuis le couloir. La douce moquette bleue ne suffirait pas à étouffer ce genre d'éclats.

"Tu as tout entendu ?" demanda Christopher d'une voix sourde.

"J'en ai entendu assez pour savoir que tu t'apprêtes à faire une connerie," répliqua Mark en montrant les dents.

Eh bien, ils se tutoyaient. Apparemment la familiarité entre eux était bien telle qu'elle l'avait perçue, et ça n'empêchait pas qu'ils s'opposent aussi furieusement que deux soldats sur un champ de bataille. Face à face, ils se foudroyaient du regard. Mark semblait se placer comme un rempart entre le médecin et sa patiente.

Cette fois, elle allait avoir le fin mot de l'histoire. Ce qui s'était passé entre eux, quoi que ce soit, était toujours là bien présent, et allait les opposer sur un terrain bien particulier : Christopher voulait la préserver de Mark... et Mark, apparemment, voulait aussi la préserver de Christopher.

Mais quel mal pouvait lui faire ce médecin si doux et prévenant ?

"J'étais justement en train de lui expliquer que j'allais attendre la fin du suivi pour..."

"Pour la séduire ?" cracha Mark, sévère comme la justice. "C'est ça que tu as en tête ?"

"Vous savez," intervint Clara en s'efforçant d'interposer son fauteuil entre les deux hommes, "je suis là moi aussi. Je suis concernée et j'ai mon avis sur la question."

"Vous ne savez pas à qui vous avez à faire," riposta Mark avec un rictus méprisant. "Si vous aviez la moindre idée de ce que vous avez en face de vous, vous l'auriez déjà fui comme la peste. Chris ne vous apportera que la déchéance."

Il parlait comme un vieux prédicateur du début du siècle qui essaie d'expliquer aux jeunes gens que le sexe, c'est sale... Soudain Clara n'avait plus du tout peur de lui ; elle le trouvait seulement ridicule, et elle attendait que Christopher le mette dehors. Mais au lieu de cela, elle le vit lui aussi régresser rapidement vers une humeur qu'elle ne lui connaissait pas.

"Tu veux me la prendre, encore une fois ?" s'écria-t-il avec une sorte de cassure dans la voix. "Je ne te laisserai pas faire, Mark. Je ne suis pas un pantin que tu peux manipuler à ta guise ! Moi aussi, parfois, je peux avoir ce que je veux !"

Elle était abasourdie de constater que Christopher lui aussi, ce dieu de maturité et d'élégance, éprouvait envers Mark un sentiment de rivalité qu'elle trouvait tout à fait infantile et vulgaire. Elle les observait tous les deux, et elle n'en croyait pas ses yeux.

C'était parfaitement ridicule : ils étaient différents, mais chacun doté d'un charisme flamboyant dans son propre style, et n'importe quel homme du commun aurait voulu être à leur place, même avec la blessure dont souffrait Mark, à la fois sur son corps et sur son ego.

Et pourtant, au lieu de se réjouir de leur propre charme, tout ce qu'ils trouvaient à faire, c'était d'en vouloir à l'autre parce qu'il détenait des charmes supérieurs dans certains domaines.

Ça n'avait aucun sens, et elle était sûre qu'il y avait autre chose de plus profond. Maintenant qu'elle les voyait de près côte à côte, elle avait l'impression qu'ils étaient frères en effet ; ils ne

portaient pas le même nom, mais ça ne voulait rien dire.

Mark avait pu adopter un pseudonyme en accédant à la célébrité. Ou Christopher pouvait être le fils de la même mère et d'un autre père. Ou l'un d'eux avait pu adopter le patronyme d'un précédent mariage ; il était rare qu'un homme le fasse, mais elle savait que cela existait, notamment dans les cas de conflits familiaux sérieux.

"Je ne suis pas de votre famille," lança-t-elle soudain. "Si vous voulez laver votre linge sale, je vous laisse. Mais ne me mêlez pas à ça."

Elle se détourna et engagea son fauteuil en direction de la porte, qui lui paraissait soudain bien loin. Il y avait quelque chose de tragique à se dire que, si l'un de ces hommes cherchait à l'empêcher de sortir, il pourrait le faire sans difficulté. Elle se sentait prisonnière, et elle avait horreur de ça. Et bien sûr, Mark chercha à l'arrêter ; mais elle entendit Chris le saisir par le bras et lui interdire de la suivre ou de l'importuner.

"Importuner," répliqua Mark farouchement, "tu as de ces mots ! Tu voudrais bien l'importuner sous la couette, toi, non ?"

Elle ne supportait plus de les entendre. Elle quitta les lieux le plus vite possible, et une fois dehors, au soleil et à l'air frais, entourée de braves inconnus qui la défendraient sans doute si elle les appelait à l'aide, elle put se permettre de respirer un peu. Elle avait envie de pleurer.

Christopher s'apprêtait à lui proposer une relation, elle en était sûre. Ils étaient amoureux, ça ne servait à rien de le nier plus longtemps. Et il avait fallu que Mark vienne tout gâcher.

Elle entendit encore quelques éclats par la fenêtre de l'étage, puis plus rien... Alors qu'elle se demandait ce qu'elle allait faire maintenant, envisageant même de chercher un autre thérapeute pour opérer son genou, elle vit soudain passer Mark, à grands pas, en trombe, le visage déformé par la colère. Il s'appuyait lourdement sur ses béquilles et elle devinait qu'il avait très mal. Est-ce que ces deux idiots s'étaient battus ?...

Mark s'arrêta devant elle et la fixa comme s'il allait la frapper ; mais il se contenta de crier :

"Vous lui demanderez qu'il vous raconte l'affaire de la plate forme pétrolière !"

Et il repartit en coup de vent, disparaissant dans la foule. Clara plaignait le pauvre quidam qui se serait permis de lui demander un autographe dans un moment pareil.

Chapitre 9.

Christopher descendit à son tour, et ouvrit la porte vitrée. Il avait le col de travers, les cheveux en bataille, et l'air épuisé.

"Je suis désolé, Lara... Voulez-vous revenir ?"

"Bien sûr," dit-elle en faisant rouler son fauteuil jusqu'à l'ascenseur. "Mais j'aimerais vraiment que ce genre de scène ne se reproduise plus."

"Tout est de ma faute, j'ai outrepassé mes droits et devoirs de médecin," dit-il sombrement en s'engageant dans la cabine avec elle. " Ça n'arrivera plus, vous avez ma parole."

"Je vous la rends," répliqua la jeune femme en souriant. "Cette scène-là ne me pose aucun problème, au contraire. Maintenant que nous sommes tranquilles, j'aimerais beaucoup en jouer la suite. Si vous le voulez toujours, bien sûr..."

L'ascenseur se mit en mouvement en direction des étages.

Christopher resta silencieux quelques secondes, puis dit simplement : "Oui, je le veux."

La formule résonna dans le coeur de Clara. Elle arrêta la cabine ; elle voulait vraiment être sûre que cette fois, personne ne viendrait les séparer au milieu de cette importante conversation. Elle lui reprit la main, et à nouveau il s'agenouilla devant son fauteuil pour être à sa hauteur. Il était si beau qu'elle ne trouva rien d'autre à dire que :

"Moi aussi... je le veux."

Ici, dans ce petit monde suspendu, cette capsule hors du temps, ils n'étaient ni médecin ni patiente, juste deux occupants de ce transport incertain qu'on appelait la vie ; et quand elle l'attira pour l'embrasser, il n'opposa aucune résistance, que ce soit l'acceptation apaisée de celui qui renonce à brider ses instincts, ou le résultat de ce conflit brutal qui avait failli les séparer ; en tout cas, lui non plus ne souhaitait plus attendre.

Leurs lèvres s'entrouvrirent, et leurs langues se rejoignirent pour un tendre ballet lent et ardent,

une découverte patiente, contemplative. Il était aussi attentif qu'en séance, ses gestes étaient aussi précautionneux et ciblés. Et Clara sentait son corps s'emballer de mille petits contacts électriques qui lui parcouraient toute la peau, réveillant ses nerfs endormis par les anti douleurs. Elle pouvait à peine bouger, mais elle avait envie de lui donner du plaisir, autant qu'il lui en donnait en la comblant de ses baisers.

Elle voulait, de manière un peu mesquine, qu'il ait le sentiment d'être à elle, et à elle seule ; qu'elle soit la seule patiente avec qui il avait dérogé à sa règle sacro sainte. C'était elle qui voulait le débaucher, le faire plonger. Et elle voulait donner tort à Mark.

"Relève toi," souffla-t-elle entre deux baisers. Elle frôla le pantalon de l'homme tandis qu'il lui obéissait, et elle sentit à quel point il était excité, une barre dure qui se dressait sous sa braguette et qu'il ne pouvait pas lui cacher.

"Lara, que faites vous ?"

"Tu sais très bien, Chris," sourit-elle en commençant à détacher la braguette du pantalon qui lui faisait face. C'était la première fois qu'elle l'appelait par son prénom au lieu de "docteur", qu'elle les mettait tous les deux sur ce pied d'égalité, et elle trouvait même ce petit détail insignifiant presque excitant tout à coup.

"Non, il ne faut pas... pas besoin de..."

"Pas besoin ?"

Elle commença à sortir de sa prison le sexe épais, qui ne demandait qu'à recevoir ses attentions ; et elle rit en le voyant bander droit vers sa figure, raide comme s'il n'attendait que cet instant depuis des heures. Il en palpait visiblement, à chaque battement de coeur précipité.

"C'est ce que j'appelle un besoin urgent, moi," sourit-elle en commençant à le masser. Elle voyait bien qu'il nageait dans le bonheur, et que la seule chose qui le retenait était la peur de dépasser les bornes, de commettre un acte que sa condition de médecin lui interdisait.

C'est pourquoi, au lieu de chercher à l'inviter à un acte plus classique et traditionnel, une fois

qu'ils seraient dans les étages et en tout confort, elle préférait l'entraîner dans quelque chose de plus brutal et précipité, là, dans cet ascenseur, où ils n'étaient ni chez l'un ni chez l'autre, où personne n'avait l'ascendant. Elle commençait à comprendre comment cet homme complexe fonctionnait.

Il ne lui manquait que les détails concernant son conflit avec Mark, mais elle aurait bien le temps pour l'interroger plus tard... Pour la première fois, ils étaient dans le même ascenseur en même temps, hors du monde. Elle allait en profiter à fond.

Elle inclina son visage et déposa un doux baiser sur le bout du sexe satiné, parfaitement dessiné et gonflé de plaisir, et elle le sentit réagir sous ses lèvres. Sa langue suivit, et commença à décrire de lents préliminaires humides autour de l'extrémité si sensible.

Il ne pouvait pas s'en cacher, il adorait ; ses hanches musclées, à présent visibles sous son pantalon baissé, allaient et venaient lentement pour enfoncer sa hampe de plus en plus profondément entre les lèvres ouvertes. Il craquait, il ne pouvait plus retenir cette envie qui le dominait. Clara levait les yeux vers lui, et il lui caressait les cheveux avec douceur, attentif à ne pas entrer en contact avec les zones anciennement endolories, même si elle n'en portait plus aucune trace.

Il était parfait. Un tel homme ne lui ferait jamais de mal. Et elle éprouvait une merveilleuse satisfaction à lui faire du bien.

Au contraire, elle sentait déjà que ce serait un délice de réapprendre en sa compagnie à éveiller son propre corps, qui osait à peine s'exprimer depuis l'accident. Elle avait déjà en tête toutes sortes d'images plus ou moins érotiques de leurs jambes emmêlées, dans un grand lit comme il en possédait certainement... Après son opération, bien sûr, et après avoir écarté tous les risques de complications... ils allaient être très prudents. Ils allaient prendre tout leur temps. Elle se délectait déjà des jeux et des rituels que cela mettrait en place.

Pour l'heure, cette petite cabine d'ascenseur devenait un palace romantique où elle vivait ses fantasmes les plus fous, et elle avait l'impression de rêver. Elle sentit soudain que le sexe du beau

docteur se déployait de toute sa longueur et s'enfonçait dans sa gorge. Il était excité au delà du point de non retour. Elle aurait tellement aimé le laisser se retirer, en ce moment, et le prendre en elle, sentir cette pression imposante et s'y abandonner...

Mais ce n'était pas possible, pas ici, pas maintenant. Alors elle continua vigoureusement à le pomper et à le masturber, tout en effectuant des mouvements de succion qui le faisaient frissonner d'extase. Elle le regardait avec adoration, en gravant dans sa mémoire chaque expression de son visage alors qu'il approchait de la jouissance. Elle ne savait pas quand il accepterait de vivre à nouveau des moments intimes avec lui...

Soudain, il eut un mouvement pour se retirer. Elle avait assez souvent pratiqué ce genre de jeux avec Jared pour savoir ce que ça signifiait. Elle le retint, et il commença à éjaculer dans sa bouche, alors qu'elle buvait à même le sexe tendu, les lèvres refermées sur l'objet de son désir pour ne pas en perdre une goutte.

C'était à la fois pour ne pas en être souillée, et pour ne pas perdre un seul instant de ce rapport sexuel précipité, presque volé. Elle n'en revenait pas d'avoir réussi à le persuader, et maintenant qu'elle reprenait un peu ses esprits, elle avait presque l'impression de lui avoir forcé la main, en profitant d'un moment d'émotion.

Elle releva un visage presque honteux, en se léchant les lèvres, mais elle constata qu'il la regardait à nouveau comme si elle était la huitième merveille du monde. Non, il n'avait pas l'air de trop lui en vouloir. Il se hâta de remettre en mouvement la cabine d'ascenseur, et de rajuster ses vêtements, il avait encore le souffle court ; inutile d'être encore plus flagrant.

Alors qu'ils sortaient de la cabine, et retrouvaient la douce moquette bleue du couloir, Clara tenta une question, sans oser le tutoyer à nouveau :

"Dites, docteur... Vous pourrez m'expliquer l'affaire de la plate forme pétrolière ?"

"Non," répondit Christopher aussitôt. Puis il se ravisa, en ouvrant la porte de son cabinet, s'effaçant pour laisser passer la jeune femme : "Je ne suis pas aux ordres de Mark. Il vous en

parlera s'il le souhaite."

A suivre dans le tome 2... disponible sur la page Amazon.fr de Analia Noir...

[Cliquez ici pour accéder à la page Analia Noir sur Amazon.fr](#)

Vous voulez recevoir gratuitement deux livres gratuits par mois d'Analia Noir directement dans votre boîte mail ?
C'est très simple: **envoyez "ebook" à analia.noir@gmail.com**

Plus rapide, pour recevoir directement "Secret de Famille" immédiatement par email, cliquez ici:

<http://eepurl.com/b0YlgH>

N'hésitez pas à me contacter sur analia.noir@gmail.com en cas de souci ;)